

idées
reçues

Jésus



Denis Fricker

Le Cavalier Bleu

EDITIONS



idées
reçues

Jésus

À Jacques Schlosser

idées
reçues

Jésus

Denis Fricker

Histoire & Civilisations

Auteur

Denis Fricker est maître de conférences à la faculté de théologie catholique de Strasbourg (université Marc Bloch). Il y enseigne l'introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament et l'herméneutique biblique, au sein de l'Institut de pédagogie religieuse. Il a consacré sa thèse de doctorat à des paroles de Jésus évoquant le masculin-féminin.

Du même auteur

– *Quand Jésus parle au masculin-féminin. Étude contextuelle et exégétique d'une forme littéraire originale*, Éditions Gabalda, 2004.

La collection « Idées Reçues »

Les idées reçues sont tenaces. Nées du bon sens populaire ou de l'air du temps, elles figent en phrases caricaturales des opinions convenues. Sans dire leur origine, elles se répandent partout pour diffuser un « prêt-à-penser » collectif auquel il est difficile d'échapper...

Il ne s'agit pas ici d'établir un *Dictionnaire des idées reçues* contemporain, ni de s'insurger systématiquement contre les clichés et les « on-dit ». En les prenant pour point de départ, cette collection cherche à comprendre leur raison d'être, à déceler la part de vérité souvent cachée derrière leur formulation dogmatique, à les tenir à distance respectable pour offrir sur chacun des sujets traités une analyse nuancée des connaissances actuelles.

Vous souhaitez aller plus loin ? www.ideesrecues.net

JÉSUS – à l'origine du prénom « Jésus », on trouve le nom hébraïque *Yehoshouah*, transcrit par *Josué* en français. Dans l'Ancien Testament, Josué est le successeur désigné de Moïse et il fera entrer victorieusement le peuple en fuite d'Égypte dans la terre promise. *Yehoshouah* signifie littéralement « Yahvé aide » ou « que Yahvé me vienne en aide ». L'évangéliste Matthieu y verra un sens prémonitoire : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple. » (Matthieu 1,21).

Avec l'évolution de la langue hébraïque, on trouve la forme abrégée *Yeshouah*, puis *Yeshou*, avec la perte de la gutturale en fin de mot. L'accent galiléen semblait avoir favorisé ce genre d'abréviation, et c'est probablement au nom de *Yeshou* que Jésus répondait dans son enfance. *Ièsous* en est la transcription grecque, il donnera en latin *Iesus* et en français « Jésus ». Ce prénom semblait bien répandu à l'époque, car dans les écrits de l'historien juif du I^{er} siècle Flavius Josèphe, on trouve, pour la seule époque de Jésus, une dizaine de personnes ainsi dénommées. Cette fréquence du prénom est sans doute à l'origine de la précision « de Nazareth », pour éviter les confusions. Plus tard, le terme « Christ » prendra le relais, lorsque les premiers chrétiens auront reconnu en Jésus le Messie, *Christos* en grec. *Yeshou* de Nazareth devient ainsi, progressivement, Jésus-Christ, une des personnes de La Trinité chrétienne.

Avec la séparation du christianisme et du judaïsme, ce prénom a disparu en milieu juif à partir du II^e siècle, pour des raisons polémiques évidentes. Aujourd'hui, on a donc l'impression, fautive, qu'il n'y avait qu'un seul Jésus dans l'histoire. C'est sans doute pour cela aussi que, mise à part l'aire hispanique catholique, ce prénom n'est guère utilisé par les populations de culture judéo-chrétienne.

Introduction	9
---------------------------	---

Les sources historiques sur Jésus

« Il existe encore des sources inconnues à propos de Jésus. »	17
« Les évangiles rapportent fidèlement les gestes et les paroles de Jésus. »	21
« Sur la vie de Jésus, les quatre évangiles se contredisent. »	25
« Les témoignages sur Jésus ont été réécrits par les premiers chrétiens. »	31
« Le personnage de Jésus a été arrangé par les anciens copistes. »	35

Éléments d'une biographie de Jésus

« Jésus est né à Bethléem le 25 décembre de l'an zéro. »	43
« Jésus était pauvre, sans famille et sans domicile. »	47
« Jésus a fait de nombreux miracles. »	55
« Jésus a été tué par les Juifs. »	61
« Jésus est ressuscité le troisième jour. »	65

Le message de Jésus

« Jésus a annoncé une fin du monde qui n'est pas arrivée. »	71
« Le message de Jésus se résume à la pratique d'un amour désintéressé. »	77
« Jésus a prêché la liberté face aux lois et aux traditions rigides. »	83
« Le message de Jésus a une portée universelle. »	89

L'identité de Jésus

« Jésus était le Messie attendu par les Juifs. »	97
« Jésus fut un révolutionnaire et le premier féministe de l'Histoire. »	105
« Jésus était un sage ou un prophète comme les autres. »	113

Conclusion

« L'homme qui devint Dieu/ Dieu fait homme. »	119
--	-----

Annexes

<i>Pour aller plus loin</i>	126
-----------------------------------	-----



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

De nos jours, la figure de Jésus apparaît essentiellement sur les tympans et les vitraux des églises ou dans les tableaux médiévaux des musées. Il semble que la cause soit entendue : Jésus fait partie des symboles religieux d'une époque presque révolue.

Pourtant, il remplit les salles de cinéma et suscite la controverse au moins une fois par décennie. Nous pensons évidemment à des films comme *La Passion selon saint Matthieu* de Pier Paolo Pasolini (1964) ou *La dernière tentation du Christ* de Martin Scorsese (1988) et, plus récemment, *La Passion du Christ* de Mel Gibson (2004). De temps en temps, un livre sur Jésus défraie la chronique : on se souvient notamment de *L'Homme qui devint Dieu* de Gérard Messadié (1988) ou du *Jésus* de Jacques Duquesne (1994). Généralement, ces ouvrages tirent le portrait d'un Jésus débarrassé de ses aspects irrationnels ou trop moralisants, afin de le rendre accessible au grand public contemporain. Leur succès est la preuve en tout cas, que le personnage échappe au seul domaine de la foi chrétienne et inspire généralement une certaine sympathie. Il est rare en effet, de voir Jésus traité en mauvaise part, même par des religions considérées parfois comme rivales du christianisme. Ainsi bénéficie-t-il d'une certaine notoriété dans l'Islam, il est d'ailleurs cité à plusieurs reprises dans le Coran en tant que « fils de Marie », prophète et faiseur de miracles. Le judaïsme n'est pas en reste, puisque depuis les années soixante-dix, des historiens juifs étudient Jésus comme un des leurs, avec des recherches aux titres évocateurs : *Jésus le Juif* de Geza

Vermes (1978) ou *Mon frère Jésus* de Schalom Ben Chorin (1983). De son côté, le mahatma Gandhi, même s'il rejetait certains aspects du christianisme, s'est reconnu dans le message de non-violence du Nazaréen. Bref, la figure de Jésus fait au final l'unanimité, même si entre les différents courants qui se réclament de lui règne parfois une certaine suspicion, voire un réel antagonisme. Comme l'affirme la Bible - « il est là pour être un signe de contestation » (Luc 2,34) - et six siècles plus tard, en écho, le Coran - « celui qui est le sujet de doutes d'un grand nombre » (Sourate 19,35) - Jésus est non seulement référence commune mais aussi pomme de discorde. Autrement dit, diverses images de Jésus sont véhiculées et, peut-être plus qu'à aucun autre personnage historique, il lui arrive d'être l'otage d'idées et d'idéologies qui n'ont plus grand chose à voir avec sa vie et son enseignement.

Ce ne sera donc pas une perte de temps que d'examiner un certain nombre d'idées reçues liées à ce personnage historique, afin de faire le point sur ce que l'on sait réellement et factuellement de Jésus. C'est l'objet de ce petit livre, mais il faut d'ores et déjà prévenir le lecteur : cette mise au point dépend en grande partie de ce que nous ont transmis les premiers chrétiens sous forme de témoignages écrits bien après la mort de Jésus, les évangiles du Nouveau Testament. Leurs rédacteurs sont certes, et c'est le cas de le dire, de bonne foi ; l'historien objectif doit pourtant s'attendre à ce que les faits qu'ils rapportent soient l'objet d'une sélection, opérée en fonction d'une certaine idée de Jésus, perçu d'abord comme le Fils de Dieu ressuscité. Avant de juger de la valeur historique de ces textes, il faut donc s'approprier leur langue et leur style particuliers, les comparer entre

eux, puis à d'autres textes de la même époque, se familiariser avec les croyances juives ou chrétiennes de ce temps, pour finalement apprendre à y lire entre les lignes. Ainsi pourra-t-on distinguer entre, d'une part, les éléments pouvant remonter à la personne et à l'environnement immédiat de Jésus et, d'autre part, les ajouts susceptibles de provenir du zèle et de l'art de communiquer des croyants. Ils ont, en effet, mis en forme ces textes à partir de souvenirs et de témoignages, avec le dessein avoué de convaincre leurs lecteurs, comme le formule l'un des tout derniers passages de l'évangile de Jean : « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » (Jean, 20,31).

À partir du siècle des Lumières, un vrai travail de fourmi a ainsi été mis en œuvre pour apprendre à lire les textes bibliques avec un œil critique et rationnel, afin d'y faire le tri entre histoire et légende. On se doute que très vite s'installa une polémique entre les adeptes d'un rationalisme sans concession et les partisans du dogme chrétien ; d'ailleurs, plus d'un ouvrage remarquable a été mis au pilon par les différentes instances chrétiennes de l'époque. Ainsi, le traité de l'orientaliste allemand Reimarus, généralement cité comme le fondateur de la recherche historique sur Jésus, fut prudemment publié à titre posthume en 1774, sous le titre *Fragments d'un anonyme*. En 1863, le français Ernest Renan se fit le porte-parole des chercheurs allemands par un ouvrage à gros succès : une *Vie de Jésus* où les convictions rationalistes de l'auteur côtoient son esprit romantique et sa connaissance du Proche-Orient. De telles « vies de Jésus » se multiplient et l'on doit à Albert Schweitzer, autant passionné de théologie que d'éthique humaniste, d'avoir, au début du XX^e siècle, passé en revue

toutes ces hypothèses en démontrant qu'elles relevaient, elles aussi, du parti pris rationaliste d'une époque. La recherche fut ainsi relancée sur des bases nouvelles et plus modestes. Elles redonnaient aux aspects irrationnels du message de Jésus, notamment l'annonce d'une fin des temps, leur droit de figurer au dossier. Au fil des travaux, un nombre de plus en plus important de chercheurs a ainsi pu profiter des progrès des sciences humaines et de l'archéologie, ainsi que des découvertes et, parfois aussi, des erreurs de leurs prédécesseurs. Aujourd'hui, les grandes confessions chrétiennes reconnaissent la légitimité de tels travaux.

C'est à partir des résultats les plus récents de cette recherche que nous situerons les différentes idées reçues sur Jésus, tout en reconnaissant que dans quelques années, certaines questions auront trouvé de nouvelles réponses, alors que d'autres auront peut-être été définitivement jetées aux oubliettes. Il faut donc rester modeste d'autant plus que, faute d'éléments historiques suffisants, un certain nombre d'aspects de Jésus restent hors d'atteinte, telle son apparence physique ou encore les trente premières années de sa vie, les fameuses « années cachées ». Il ne sera donc pas possible de donner de réponse définitive à toutes les questions, ni d'entrer dans tous les détails, dont certains sont d'ailleurs encore, ou de nouveau, âprement discutés entre chercheurs. L'objectif, ici, est de mettre à la disposition du lecteur les données actuelles de la recherche historique les mieux établies qui contredisent, corrigent ou confirment un certain nombre d'idées reçues. À lui ensuite de se faire sa propre idée sur Jésus et - pourquoi pas ? - de relire les textes sources avec un regard renouvelé.

LES SOURCES HISTORIQUES SUR JÉSUS

Pour mieux connaître Jésus et son temps, les chercheurs s'appuient sur ce qu'ils appellent des sources historiques. Elles sont de différentes natures.

L'archéologie est l'étude des restes matériels du passé à partir desquels peuvent être partiellement restituées les conditions de vie de la Palestine du 1^{er} siècle. Des sciences connexes comme, par exemple, la numismatique (l'étude des monnaies) ou l'épigraphie (l'analyse des inscriptions sur des matériaux résistants) ajoutent leurs données à celles de l'archéologie, pour constituer ce qu'on appelle les sources non littéraires. Elles ne donnent que des informations indirectes sur la vie de Jésus, essentiellement sur son milieu de vie. Bien utilisées, elles forment cependant le cadre indispensable pour comprendre et, parfois aussi, remettre en question les sources littéraires. Ces dernières sont formées par tous les témoignages écrits sur Jésus les plus proches de son époque. Ils nous sont parvenus par la transmission manuscrite, nous n'en possédons donc pas les originaux, mais des copies rédigées à différents moments dans différents lieux. L'écrasante majorité de ces sources est issue de communautés chrétiennes, car, à ses débuts, l'histoire locale de Jésus et de ses disciples n'a rencontré la grande histoire de l'Empire romain que très rarement. On ne trouve donc pas beaucoup de sources romaines sur Jésus. Ci-dessous nous avons reproduit le passage le plus cité dans ces sources : il a été écrit vers 116 ap. J.-C. et raconte le grand incendie de Rome de 64. Néron, soupçonné par l'opinion publique d'être à l'origi-

gine de la catastrophe, accuse un groupe social quelque peu marginalisé :

Aussi, pour anéantir la rumeur, Néron supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non seulement en Judée, où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux et de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. (Tacite, Annales, 15,44. trad. R. Goelzer, coll. G. Budé).

« Il existe encore des sources inconnues à propos de Jésus. »

Plus de quatre-vingts évangiles auraient pu figurer dans le Nouveau Testament, mais seulement quatre d'entre eux ont été retenus - ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Dan Brown, *Da Vinci Code*, 2004

Pendant longtemps il semblait évident, pour des raisons religieuses essentiellement, que les uniques sources littéraires fiables sur Jésus étaient les évangiles du Nouveau Testament. Les découvertes archéologiques et le souci d'une recherche objective ont attiré l'attention sur d'autres textes : les évangiles dits « apocryphes », terme qui provient du grec et signifie « cachés » ou « secrets ». Cette terminologie ne pouvait qu'alimenter les imaginations et, à intervalles réguliers, paraissent des articles ou même des livres à sensation - à l'instar du romanesque *Da Vinci Code* cité en exergue - sur de nouvelles sources historiques qui décriraient le vrai Jésus, ou donneraient des informations enfin objectives sur son temps.

Particulièrement représentative de cette manière d'exploiter une découverte a été la publication en 1973 de deux ouvrages en anglais, l'un scientifique et l'autre adressé au grand public, qui relatent la découverte d'un « évangile secret de Marc » dans un monastère orthodoxe du désert de Judée, en Palestine. En fait, il s'agit d'une lettre antique, perdue mais recopiée au XVIII^e siècle, qui cite un court extrait d'une

version de Marc réservée seulement aux initiés. On y trouve le récit de la résurrection d'un jeune homme opérée par Jésus ; le miraculé bénéficie ensuite d'un enseignement sur le mystère du Royaume des cieux, de nuit, « le corps nu, enveloppé d'un drap ». Morton Smith, l'auteur de la découverte et de sa publication, en déduit que Jésus aurait pratiqué un rite secret d'initiation qui aurait pu être de nature sexuelle. On se doute ensuite qu'une telle explication ait pu faire sensation et susciter des discussions médiatisées, à l'époque de sa parution. Pourtant personne, à part Morton Smith, n'a pour l'instant pu avoir accès au manuscrit du XVIII^e siècle, dont on ne possède que des photos. S'agirait-il alors d'une supercherie ? Certains chercheurs ne l'excluent pas. En admettant qu'il soit authentique, le document recopié serait une lettre des années 200, puisque son signataire, Clément d'Alexandrie, est mort en 215. À cette époque, le rite du baptême se pratiquait par immersion complète et déshabillé, après une nuit de prière. L'auteur du texte en question aurait donc cherché à montrer, de manière allusive, que ce rite de l'initiation chrétienne provenait du maître de Nazareth lui-même. En tout cas, cela ne nous apprend rien de vraiment neuf sur Jésus.

Un autre texte apocryphe, qui a suscité l'intérêt d'un public plus large est l'évangile de Thomas, dont la version copte a été trouvée en 1945, par un paysan égyptien près de la ville de Nag Hammadi. Il s'agit d'une collection de 114 paroles ou sentences attribuées à Jésus. Le texte est généralement daté du milieu du II^e siècle et son auteur ne peut donc être Thomas, le disciple de Jésus cité dans l'évangile de Jean. Cet apôtre a simplement servi de prête-nom, ce qui était une pratique courante dans l'Antiquité. Du point de

vue de la recherche historique, on peut classer les sentences de l'évangile de Thomas selon trois parties distinctes. Un premier ensemble, qui concerne presque la moitié des sentences, est formé de textes qu'on trouve aussi dans les évangiles synoptiques, avec des différences plus ou moins importantes. Ces paroles sont arrivées là soit parce que l'auteur de l'évangile de Thomas connaissait les évangiles du Nouveau Testament, soit parce qu'il avait accès à d'autres sources aujourd'hui perdues. Une seconde partie de cet évangile est formée par quelques paroles inédites qui, par leur contenu et leur forme, pourraient provenir de Jésus. Les spécialistes citent souvent la sentence 82 :

Jésus a dit : « Celui qui est près de moi est près du feu et celui qui est loin de moi est loin du royaume. »

Enfin, un dernier ensemble des dits rapportés par l'évangile de Nag Hammadi est nettement influencé par les tendances gnostiques de son rédacteur. Le gnosticisme était un courant religieux de l'Antiquité tardive qui, au contraire du judaïsme par exemple, condamnait la matière et privilégiait une théorie de la connaissance spirituelle. Un extrait de la troisième sentence de l'évangile de Thomas insiste sur cet aspect :

Le royaume est à l'intérieur de vous ; et il est à l'extérieur de vous. Lorsque vous vous connaîtrez, alors on vous connaîtra ; et vous saurez que c'est vous les fils du Père vivant. Si au contraire vous ne vous connaissez pas, alors vous êtes dans la pauvreté et c'est vous la pauvreté.

L'évangile de Thomas et l'évangile secret de Marc représentent les textes apocryphes sur Jésus les plus célèbres de ces dernières années. Il y en a pourtant

une vingtaine d'autres, dont une partie ne nous est connue que parce que des auteurs anciens en parlent ou les citent, à l'instar de l'évangile des Hébreux ou de l'évangile des Ébionites. D'autres encore, ont été découverts sur des fragments de papyrus et nous n'en connaissons que de très courts extraits, comme le papyrus d'Oxyrhynque - du nom du lieu égyptien où il a été découvert en 1905 - ou le papyrus Egerton. Il faut enfin citer les évangiles apocryphes plus tardifs - écrits entre le III^e et le VI^e siècles mais qui nous sont parvenus en entier, comme l'évangile de Nicodème, l'évangile de l'enfance du Pseudo-Thomas, l'histoire de Joseph ou le protévangile de Jacques, qui tentent de combler les lacunes des textes du Nouveau Testament. Ils racontent de manière romanesque les origines de Marie et Joseph, l'enfance de Jésus ou décrivent avec force détails sa Passion et les moments mystérieux qui ont précédé sa Résurrection.

Au final, les évangiles apocryphes ont leur place dans la recherche historique essentiellement parce qu'ils témoignent de la manière dont les différentes paroles et actions rapportées de Jésus pouvaient évoluer, au fur et à mesure qu'elles se diffusaient dans divers milieux. Ils confirment donc la valeur historique des évangiles de la Bible qui se situent, eux, à un stade plus ancien de la transmission. N'oublions pas néanmoins que ces derniers n'ont pas été retenus pour leur fiabilité historique, mais en raison de leur utilisation et diffusion massive, ainsi que de leur pertinence pour l'orientation de la foi du chrétien. En tout cas, les déclarations hâtives sur quelques nouvelles découvertes changeant totalement les données historiques sur Jésus ne tiennent généralement pas face à un examen minutieux des textes, mais toute découverte mérite, bien sûr, un tel examen.

« Les évangiles rapportent fidèlement les gestes et les paroles de Jésus. »

Les fondamentalistes prennent naïvement le Jésus présenté par les quatre évangiles pour le Jésus historique. Toutes les tensions et les contradictions existant entre les quatre récits sont harmonisées au prix de surprenantes acrobaties mentales.

John P. Meier, *Un certain Juif Jésus*, 2004

Pour la tradition chrétienne, les évangiles intégrés à la Bible sont considérés comme la source d'information sur Jésus par excellence. Effectivement, ces derniers recèlent le plus de données biographiques sur le personnage parmi tous les textes connus de son siècle. Pour autant, on ne peut pas considérer les évangiles comme des reportages fidèles des faits et gestes de Jésus et, partant, imaginer les évangélistes comme des scribes suivant leur maître pas à pas, notant tout ce qu'il dit et accomplit. De telles représentations se trouvent parfois dans certains milieux chrétiens fondamentalistes, elles sont erronées car une lecture attentive des évangiles eux-mêmes les contredit très nettement.

Le terme « évangile » provient du grec *euangelion*, généralement rendu en français par « bonne nouvelle ». Dans le monde antique, ce terme servait à annoncer une victoire militaire et, dans le contexte romain, il qualifiait l'accession au trône ou la naissance d'un empereur. « Le jour de la naissance du dieu marqua pour le monde le commencement des

bonnes nouvelles qu'il apportait » nous dit une inscription de 9 av. J.-C., à propos de la date anniversaire de César Auguste. « Commencement de la *bonne nouvelle* de Jésus-Christ Fils de Dieu » semble répondre, en écho, la première phrase de l'évangile de Marc. L'évangile a donc comme fonction d'annoncer le règne d'un souverain particulier, Jésus le ressuscité déclaré Fils de Dieu, et c'est à partir de ce constat qu'est ensuite racontée l'histoire de l'homme Jésus, en route vers cette destinée si particulière. Un genre littéraire spécifique au christianisme se crée ainsi, il raconte les paroles et les gestes de Jésus.

Plusieurs évangiles ont été composés, dont les fameux évangiles apocryphes. L'église antique n'en a pourtant retenu que quatre qui servent de norme à la foi chrétienne. Ces écrits racontent, tous les quatre, la vie publique, la mort et la Résurrection de Jésus, avec cependant des variantes qui s'expliquent par la diversité des sources, des auteurs et des lieux de composition. Pour mieux apprécier la manière dont ces textes ont été mis en forme, laissons la parole à Luc, qui introduit son évangile par une dédicace à un certain Théophile, inconnu par ailleurs :

Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui devinrent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la parole, il m'a paru bon à moi aussi, qui m'étais informé avec précision de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi un récit ordonné, illustre Théophile, afin que tu puisses vérifier la solidité des enseignements que tu as reçus.
(Luc 1,1-4)

Luc mentionne trois moments, trois générations successives, pourrait-on dire. Le temps des « événe-

ments accomplis » concerne l'époque de Jésus. Vient ensuite la période de ceux qui ont été « témoins oculaires » de ces événements, c'est-à-dire les proches de Jésus, disciples ou apôtres qui, après sa mort, ont témoigné de ses actes et de ses paroles. Enfin une troisième génération est celle de Luc lui-même et de ceux qui ont, comme lui, collecté toutes ces informations pour en former des récits ordonnés.

Cette manière de procéder est tout à fait plausible et naturelle, car elle se retrouve dans beaucoup de situations où il est nécessaire de faire mémoire d'un passé commun. Ainsi le montage d'un diaporama, lors de la commémoration du cinquantième anniversaire d'une association, a-t-il fait appel aux mêmes techniques, bien qu'avec des matériaux différents. Il a d'abord fallu collecter les témoignages d'époque (ici des photos) auprès des membres les plus anciens. Ensuite, devant la somme des matériaux s'est imposé un choix selon différents critères : la qualité de l'image, l'originalité de la prise de vue, mais aussi le rapport du cliché avec l'objet de l'association. Une fois ce choix opéré, les images retenues ont été numérisées, retouchées ou recadrées, puis classées dans un ordre en partie chronologique et en partie thématique.

Le résultat forme le témoignage d'une époque révolue, en lien avec le présent et l'avenir de l'association. Il est évident qu'il dépend du génie propre et de la perception de celui ou de ceux qui y ont travaillé. Un autre monteur serait arrivé à un résultat sensiblement différent. De la même manière, nous possédons aujourd'hui quatre montages différents de la vie de Jésus : les quatre évangiles. Les spécialistes des évangiles appellent généralement ce processus de

montage et de mise en forme le travail de « rédaction » et les documents d'époque sont appelés des « traditions ». Le rédacteur est donc la personne, effective ou morale, qui a mis en forme les différentes traditions auxquelles elle avait accès. En l'occurrence, on a très tôt donné des noms à ces rédacteurs - Matthieu, Marc, Luc et Jean - mais il est impossible de savoir qui se trouvait exactement derrière ces désignations. Il est en tout cas certain qu'ils étaient membres de communautés croyantes, dont ils reflètent les pratiques dans leur rédaction.

Les évangiles représentent donc les sources les plus complètes et les plus fiables sur Jésus en notre possession. Cependant, ils sont le fruit d'un processus de collecte puis de mise en forme écrite des données à son propos. Il y a donc une distance entre l'événement Jésus et cette mise par écrit des récits le concernant. Il faut absolument en tenir compte pour interpréter l'historicité de ces textes et chasser toute idée d'adéquation parfaite et matérielle entre ce que racontent les évangiles et ce que Jésus a dit et fait en son temps.

« Sur la vie de Jésus, les quatre évangiles se contredisent. »

Chaque évangéliste offre dans le cadre de son Église particulière la synthèse de tout ce qui en construit la vie.

Charles Perrot, « Évangiles », in
Dictionnaire critique de théologie, 2002

Les évangiles synoptiques sont au nombre de quatre. Sur un certain nombre d'éléments, ils se corroborent, sur d'autres, ils se contredisent effectivement. Faisons le point.

L'évangile de Jean, tout d'abord, occupe une place particulière. Outre des éléments biographiques, il rapporte un certain nombre de discours de Jésus très élaborés, dont le contenu et le style sont assez différents de ceux des trois autres évangiles. Du début jusqu'à la fin de son œuvre, Jean déploie une réflexion approfondie et déjà très cohérente sur la divinité de Jésus et ses rapports avec les deux autres figures de la Trinité chrétienne : Dieu et l'Esprit saint.

Cette réflexion transparaît aussi bien dans les phrases du narrateur que dans celles des paroles attribuées à Jésus. Le style de Jean est donc devenu celui de Jésus. Le témoignage du quatrième évangéliste n'est pas faussé pour autant, seulement il redonne avec ses mots et ses représentations du monde ce qu'il a reçu du message de Jésus et aussi ce qu'il en a fait concrètement dans sa vie. Les chercheurs sont d'ailleurs d'accord pour voir derrière le rédacteur Jean une communauté de croyants qui aurait développé, au fil des années et selon les circonstances his-

toriques, une compréhension particulière de certains aspects du message de Jésus. Le sens prend alors le pas sur l'événement.

Le lecteur de Jean récolte donc les fruits d'un processus de « digestion » et de réappropriation, qui est certes précieux pour le croyant, mais n'apporte que peu de données concrètes à l'historien.

Parmi ce résidu de données historiques, on trouve notamment le récit du procès et de la crucifixion de Jésus, assez proche de celui des autres évangiles, ainsi qu'une bonne connaissance de la géographie palestinienne et des coutumes juives de l'époque.

En définitive, les chercheurs s'accordent généralement pour dire que le quatrième évangile a été rédigé assez tardivement, vers la fin du 1^{er} siècle, et qu'en ce qui concerne les informations sur le Jésus historique, il n'en donne que très peu.

Ce que nous venons d'affirmer pour Jean est en partie valable pour les trois autres évangiles qui, eux aussi, contiennent des éléments de réflexion et de réappropriation des paroles de Jésus.

Cependant, ces trois évangiles possèdent en commun un assez grand nombre de textes et ils se situent à un stade moins avancé de ce processus. Tout lecteur patient peut, en effet, comparer les textes de ces évangiles entre eux, pour y déceler des points communs mais aussi des variantes plus ou moins importantes. Elles permettent alors de mieux cerner le style de chaque rédacteur et donc de faire la part entre ce qu'il a reçu et ce qu'il a arrangé.

Un exemple sera bien plus parlant :

Matthieu 9,16	Marc 2,21	Luc 5,36
Mais personne ne rajoute une pièce de drap non foulé à un vêtement vieux ; car le morceau rapporté tire sur le vêtement et la déchirure devient pire.	Personne ne coud une pièce de drap non foulé à un vêtement vieux ; autrement le morceau rapporté tire sur lui <i>le neuf sur le vieux</i> et la déchirure devient pire.	Personne ne rajoute une pièce <i>l'ayant déchiré</i> <i>d'un vêtement neuf</i> à un vêtement vieux ; autrement <i>en effet</i> <i>on aura déchiré</i> <i>le neuf et la pièce</i> <i>prise au neuf</i> <i>jurera avec le vieux.</i>
(Extrait de la synopse de P. Benoit et M.-E. Boismard)		

Ce texte, présenté dans ses trois versions, est une des nombreuses images employées par Jésus qu'on appelle aussi paraboles. Celle-ci a été choisie parce qu'elle se trouve chez les trois évangélistes, ce qui n'est pas toujours le cas. La disposition en « synopse », c'est-à-dire en colonnes parallèles permettant une vue d'ensemble, explique le nom d'« évangiles synoptiques » donné à Matthieu, Marc et Luc. Mises en évidence par des italiques, les principales différences entre les trois textes montrent une plus grande originalité du texte de Luc. Cela pourrait vouloir dire qu'il a retravaillé son texte. Cependant, pour s'en assurer, il faut voir si les changements opérés sont conformes au style de Luc ou à ce qu'on peut savoir de lui par ailleurs. L'ensemble de l'œuvre de Luc montre qu'il est plutôt un citadin de culture gréco-romaine évoluant dans un milieu aisé, qu'un rural de culture proche-orientale comme l'a été Jésus. Ainsi, Luc ne semble pas savoir qu'un morceau d'étoffe non foulée (écru) peut rétrécir au premier lavage et tirer ensuite sur la déchirure de la vieille étoffe qu'il était censé recouvrir. Afin de montrer à ses lecteurs que

neuf et ancien sont incompatibles, Luc préfère introduire un nouvel habit dans l'image ; ainsi son lecteur verra encore mieux que sacrifier du neuf pour réparer de l'ancien est totalement incongru. De son côté, Marc présente généralement une tendance à accentuer ce qui est affirmé en le répétant ou en précisant ce qui est dit. Ce serait alors lui qui aurait ajouté la formule « le neuf sur le vieux », afin que le lecteur comprenne bien que c'est là l'idée centrale de cette parabole : le message de Jésus a un caractère radicalement nouveau qui remet les anciennes pratiques en question. Dans l'exemple produit, il semblerait donc que la version de Matthieu soit la plus fidèle, finalement, à la parabole prononcée par Jésus en son temps, mais ce n'est pas toujours le cas. Prenons, par exemple, la première béatitude - une manière de bénir commençant par la formule « Heureux » - qu'on ne trouve que chez Matthieu et Luc :

Matthieu 5,3	Luc 6,20
Heureux les pauvres <i>en esprit</i> car le royaume <i>des cieux</i> est à eux	Heureux les pauvres car vôtre est le royaume de Dieu

Dans ce bref passage, l'ensemble des chercheurs est d'accord pour voir dans les deux mentions supplémentaires « en esprit » et « des cieux » de Matthieu une manière d'adoucir l'aspect radical du propos retenu par Luc. En effet, la pauvreté spirituelle est une attitude choisie, contrairement à la pauvreté matérielle, tandis que situer le royaume dans le ciel, c'est l'éloigner des réalités terrestres immédiates. Matthieu semble ici donner un tour plus universel et moins immédiat à la parole de Jésus, moins subversif pour tout dire. Cela ne prouve

pas pour autant que Luc était pétri d'objectivité car dans plusieurs textes, il insiste plus fortement que les autres évangélistes sur la nécessité de l'aumône et de l'abandon de biens. Il semble bien qu'il écrive pour un milieu aisé qui a besoin d'être remis en question et la béatitude de Jésus sur les pauvres vient alors fort à propos pour Luc, qui l'aurait ainsi laissée dans son état initial.

Ces exemples montrent à l'évidence que, dans certains cas, les rédacteurs des évangiles puisent aux mêmes sources. Ils ont donc accès à des textes ou à des souvenirs de paroles de Jésus qui ont circulé de main en main ou de bouche à oreilles et qui, par divers chemins, sont arrivés ainsi sur l'écritoire de Marc, Matthieu ou Luc. Il se peut aussi que, dans certains cas, ces rédacteurs aient copié l'un sur l'autre. La majorité des experts pensent d'ailleurs que Matthieu et Luc connaissaient l'évangile de Marc, qui serait le plus ancien des trois. Sans entrer dans tous les détails, notons encore une fois qu'il y a une distance entre le moment où Jésus aura prononcé une parabole, probablement en araméen, sa langue maternelle, et celui où les trois évangélistes l'introduisent dans leur texte grec. Cette distance se mesure en années : on admet ainsi que Marc aurait écrit son évangile un peu avant 70 et Matthieu et Luc une quinzaine d'années plus tard. Elle se mesure aussi en kilomètres : Marc aurait écrit à Rome pour des chrétiens d'origine païenne, Luc en Asie mineure, Matthieu peut-être en Syrie. Ces indications ne sont que des hypothèses dont on ne peut être totalement sûr, elles sont déduites indirectement du contenu particulier de chaque évangile, car leurs rédacteurs ne parlent, de manière explicite, que très rarement d'eux-mêmes et de leur monde.

Des différences existent bel et bien entre les textes des évangiles. L'accès au personnage historique Jésus n'est donc possible que par la confrontation de témoignages à la fois convergents pour un certain nombre de traits et événements, et divergents pour d'autres.

« Les témoignages sur Jésus ont été réécrits par les premiers chrétiens. »

Nous ne pouvons pratiquement rien savoir de la vie et de la personnalité de Jésus, parce que les sources chrétiennes en notre possession sont trop fragmentaires et envahies par la légende.

Rudolf Bultmann, *Jésus, mythologie et démythologisation*, 1968

L'histoire de Jésus, racontée dans les évangiles, aurait été manipulée ou même inventée par des disciples voulant rétablir la mémoire de leur maître crucifié. Cette version des faits est très ancienne, puisque d'après le témoignage de l'évangile de Matthieu, il y eut une polémique entre Juifs et chrétiens au sujet de la Résurrection de Jésus :

Quelques hommes de la garde vinrent à la ville informer les grands prêtres de tout ce qui était arrivé. Ceux-ci, après s'être rassemblés avec les anciens et avoir tenu conseil, donnèrent aux soldats une bonne somme d'argent avec cette consigne : « Vous direz ceci : "ces disciples sont venus de nuit, et l'ont dérobé pendant que nous dormions". Et si l'affaire vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui l'apaiserons, et nous ferons en sorte que vous ne soyez pas inquiétés ». Ils prirent l'argent et se conformèrent à la leçon qu'on leur avait apprise. Ce récit s'est propagé chez les Juifs jusqu'à ce jour. (Matthieu 28,11-15)

« ... jusqu'à ce jour » : c'est-à-dire une cinquantaine d'années après les événements, à l'époque de Matthieu. Ce dernier réfute un argument que des Juifs de son temps opposent à la thèse de la Résurrection,

non sans pertinence car après la mort de Jésus, tout aurait pu s'arrêter pour ses disciples. Ce qui semble alors avoir permis à ce groupe de se reconstituer est bien la nouvelle de la Résurrection. Il est donc vrai que les témoignages que nous possédons sur la vie de Jésus ont été écrits du point de vue de la Résurrection, car pour les rédacteurs et les premiers lecteurs des évangiles, le Jésus dont on parle, c'est le Jésus ressuscité, assis à la droite de Dieu. Les souvenirs ou les anecdotes datant du vivant de Jésus prennent alors un nouveau sens, et l'on aura tendance à n'en retenir que ce qui pouvait déjà être prémonitoire de sa destinée exceptionnelle. Les théologiens appellent ce phénomène la « relecture post-pascale » de la vie de Jésus, puisque la célébration chrétienne de Pâques est liée à la Résurrection. Cette relecture des événements explique des aspects irrationnels de certains passages des évangiles, où se confondent la figure historique de Jésus et sa qualité de Fils de Dieu ressuscité.

Ainsi en est-il sûrement du récit qui met en scène Jésus marchant sur les eaux (Marc 6,45-52). Cet exploit, somme toute un peu inutile, rappelle au lecteur croyant le caractère divin de Jésus qui ne craint pas la mer déchaînée et en a la maîtrise comme Dieu, qui a ouvert la mer devant Moïse en Exode 14. Pareillement, le récit de la transfiguration de Jésus (Marc 9,2-10), qui le montre dans un éclat surnaturel, veut révéler au lecteur la nature exceptionnelle de Jésus en lien avec le thème biblique de la montagne cette fois-ci, lieu symbolique où Dieu s'est révélé à Moïse. Marc conclut d'ailleurs son récit par un Jésus qui recommande aux disciples de « ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts ». Toute compréhension de Jésus par les évangélistes et leur milieu part

donc de ce point de référence central : la Résurrection.

Nos sources sur Jésus ne sont donc pas objectives au sens moderne du terme. Faut-il pour autant renoncer à y découvrir des éléments historiques ? Ce serait aller dans l'excès inverse de celui qui consiste à croire les évangiles au pied de la lettre. En effet, il y a aussi des faits décrits dans ces textes qui semblent des plus réalistes et totalement à l'encontre d'une figure héroïque ou mythologique inventée de toutes pièces. À commencer par la description de la crucifixion, une mise à mort sanglante et infamante réservée aux ennemis de l'empire romain. Aucun chrétien de l'Antiquité n'avait intérêt à se présenter comme le disciple d'un condamné à mort. Des représentations de Jésus crucifié ne commenceront d'ailleurs à être courantes qu'après le IV^e siècle, avec la reconnaissance du christianisme par l'empereur Constantin. Auparavant, il valait mieux être discret sur cet aspect de la vie de Jésus. Pourtant, les quatre évangiles rapportent avec force détails cet épisode si compromettant de la vie de Jésus et cela montre bien qu'un fait irréductible est à l'origine de ces récits.

Dans les évangiles, les spécialistes ont relevé d'autres données de ce type qui peuvent mettre dans l'embarras ceux qui les rapportent. Par exemple, l'attitude lamentable des disciples lors de l'arrestation de Jésus (Marc 14,50), ou encore cette affirmation de Jésus où il se décrit lui-même comme un « glouton et un ivrogne » (Luc 7,34), selon les dires de ses détracteurs. De tels passages montrent bien qu'un certain nombre d'événements ont été rapportés fidèlement, même si cela pouvait l'être au détriment de l'image d'Épinal d'un Jésus idéalisé, entouré de parfaits disciples.

Il faut également remarquer qu'un certain nombre de données géographiques et historiques, transmises par les évangiles, sont tout à fait exactes. Des fouilles

archéologiques ont montré, par exemple, que la bourgade de Capernaüm, où Jésus a sans doute séjourné et d'où semble provenir Pierre, l'un des premiers disciples, a bel et bien existé au I^{er} siècle. De même, l'existence de Ponce Pilate, le fonctionnaire romain qui a condamné Jésus à mort, a été définitivement prouvée en 1961, par la trouvaille d'une stèle le citant bien comme préfet sous le règne de l'empereur Tibère, en conformité avec les sources littéraires romaines et évangéliques.

Il faut donc accepter que toute réalité est complexe et ne pas se résoudre, d'une part, à une confiance naïve dans tout ce qu'affirment les évangiles ni, d'autre part, à un scepticisme radical qui se voudrait scientifique. Les sources historiques ne sont pas des faits scientifiques mais des vestiges de la vie humaine, avec toutes ses contradictions. Il est impératif d'en tenir compte. Pour essayer d'approcher la figure historique de Jésus, on ne peut alors que rassembler le plus de données possibles. Elles devront ensuite être confrontées et analysées à partir de critères objectifs. Ainsi, des faits attestés par différentes sources indépendantes ont une bonne probabilité de s'être réellement passés. Ensuite, comme cela a été montré plus haut, des paroles ou des actes embarrassants pour une image idéalisée de Jésus peuvent en révéler un trait saillant et original. Seront par contre écartés les éléments provenant, à l'évidence, d'une compréhension post-pascale de Jésus.

Dans une certaine mesure, il est donc juste d'affirmer que les disciples de Jésus ont eu une influence sur les données des évangiles ; ce ne sont pas des rapports scientifiques mais des témoignages humains. D'un autre côté, il est tout aussi juste de prétendre qu'il y a des éléments historiques dans les évangiles. Le tout est d'apprendre à discerner entre ce qui est historiquement probable et ce qui ne l'est pas.

« Le personnage de Jésus a été arrangé par les anciens copistes. »

*Grâce à leur travail, nous pouvons lire aujourd'hui
les livres inspirés, avec leurs cicatrices
des deux millénaires traversés.*

Philippe Gruson, éditorial du *Cahiers Évangile* 102, 1998

Les évangiles nous sont parvenus sous la forme de manuscrits qui sont des copies d'originaux perdus. Ce travail de reproduction se faisait essentiellement dans des milieux chrétiens, par des hommes d'Église. Ces derniers avaient forcément une opinion bien arrêtée sur la personne de Jésus. Ils auraient donc manipulé les sources, pour ne leur faire dire que ce qui relève de l'orthodoxie et de l'intérêt de l'Église.

Il est vrai que nous ne possédons aucun document original sur Jésus datant de son époque. Comme pour pratiquement tous les grands textes antiques, nous dépendons effectivement des copistes médiévaux et de l'Antiquité tardive, dans le cas du Nouveau Testament. Le fait qu'il s'agissait d'un milieu ecclésiastique se révèle d'abord être un avantage, car les copistes avaient conscience de transmettre un texte sacré. Pour cette raison, les manuscrits des évangiles sont exceptionnellement nombreux et bien répartis dans le monde chrétien, antique et médiéval. Il y a donc à la fois une fidélité dans la transmission des textes de l'Écriture sainte, mais aussi un risque de censure. En effet, des textes insuffisamment explicites quant à la confession de foi traditionnelle chrétienne ont très bien pu être corrigés par certains copistes zélés.

Un exemple, pris en dehors des évangiles, illustre parfaitement l'existence d'un tel zèle. Dans les années quatre-vingt-dix ap. J.-C., Flavius Josèphe, un Juif qui a écrit l'histoire de son peuple pour un lectorat païen, cite deux fois l'homme de Nazareth. Ces passages font partie des rares témoignages non chrétiens du 1^{er} siècle sur Jésus, transmis par la tradition manuscrite. L'un d'entre eux semble pourtant fortement marqué par une relecture chrétienne, et a donc été longtemps soupçonné d'être un ajout de quelque copiste bien intentionné qui, au moment où Josèphe cite Pilate, se sent obligé d'intercaler une petite synthèse sur Jésus. Plusieurs spécialistes, Juifs et chrétiens, ont cependant examiné ce texte de plus près ces dernières années. Ils sont arrivés à la conclusion qu'il y a sans conteste des éléments de la foi chrétienne surajoutés, mais que dans l'ensemble, il était fort probable que Josèphe ait eu des informations sur Jésus, d'autant plus qu'il y fait allusion dans un autre passage. Voilà donc le résultat de ces recherches, les ajouts, appelés aussi « interpolations chrétiennes », sont mis entre crochets :

Vers le même temps, vint Jésus, homme sage, [si toutefois il faut l'appeler un homme], car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité. Et il attira à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs. [C'était le Christ]. Et lorsque, sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion, ceux qui l'avaient d'abord chéri ne cessèrent pas de le faire. [Car il leur apparut trois jours après ressuscité, alors que les prophètes divins avaient annoncé cela et mille merveilles à son sujet]. Et le groupe appelé d'après lui celui des chrétiens n'a pas encore disparu. (Antiquités juives 18,63-64. trad. Hermann-Matthieu, coll. Th. Reinach).

Cet exemple montre que le risque d'un arrangement des sources existe donc bel et bien. Fort heureusement, les manuscrits des évangiles sont étonnamment nombreux et proviennent de milieux divers. Il est donc possible de comparer entre elles des versions d'origines différentes et ainsi de vérifier les passages douteux. Pour mieux se rendre compte de l'étonnante multiplicité de ces documents, il est intéressant de les comparer aux manuscrits que nous possédons et qui prouvent l'existence d'un personnage historique né 70 ans environ avant Jésus : Vercingétorix. La source littéraire sur ce personnage est la *Guerre des Gaules* de Jules César (58-52 av. J.-C.), dont les manuscrits sont déclarés « extrêmement nombreux » par leur éditeur contemporain qui en dénombre 75, parmi lesquels deux du IX^e siècle. Pour ce qui est du Nouveau Testament, on dénombre plus de 3 000 manuscrits de taille, de qualité et de forme diverses. Les plus anciens manuscrits complets datent du IV^e et du V^e siècles. Les fragments les plus anciens datent, eux, du II^e siècle et le plus ancien - le fameux papyrus Rylands, du nom de la bibliothèque de Manchester où il est conservé - comporte deux versets de l'évangile de Jean et date des années 125-130.

Il y a bien sûr des divergences mineures entre les innombrables copies des évangiles à notre disposition. Elles relèvent le plus souvent d'erreurs humaines dont la plupart sont aisément identifiables : fautes de copie, confusions de lettres, de lignes ou de sons lorsque le texte est écrit sous la dictée. Mais les textes peuvent aussi être victimes des initiatives de copistes qui corrigent parfois le style ou harmonisent des affirmations qui leur paraissent contradictoires. Il leur arrive aussi d'ajouter quelques mots d'explication pour rendre le texte plus limpide et, bien sûr, d'avoir

tendance à arrondir les angles de certains passages jugés irrévérencieux ou tendancieux sur le plan de la doctrine. En Marc 1,41, par exemple, on lit que Jésus est « irrité » dans la majorité des manuscrits, mais certains ont remplacé « irrité » par « pris de pitié », ce qui correspondait sans doute mieux à l'idée d'un Jésus plus impassible, Fils de Dieu et Sauveur. De tels agencements apparaissent assez fréquemment, mais ils ne portent pas préjudice au sens général d'un évangile. Un cas se signale pourtant par son ampleur, car il détermine la fin de Marc. Pour un certain nombre de manuscrits anciens, cet évangile se termine en Marc 16,8 avec la fuite des femmes venues au tombeau de Jésus et qui, au lieu d'annoncer la nouvelle de la Résurrection que leur a confiée un messager habillé de blanc, « ne dirent rien à personne car elles avaient peur ». Pour d'autres manuscrits, plus nombreux, Marc se termine douze versets plus loin, après un résumé des récits d'apparition du Ressuscité, ce qui est plus conforme à la confession de foi chrétienne. Cependant, le style et le vocabulaire de ces douze versets diffèrent nettement de celui de Marc et ils semblent ignorer la fuite et le silence des femmes. Il y a donc plusieurs bonnes raisons de penser que ce finale de Marc 16,9-20 a été ajouté plus tard, peut-être au II^e siècle, afin de ne pas laisser s'arrêter un évangile sur l'image d'une fuite apeurée. Cela expliquerait alors les versions manuscrites divergentes à partir du V^e siècle.

Le finale de Marc est un cas extrême, qui illustre bien l'importance d'un travail de recensement et de comparaison des différents manuscrits. Cette tâche très technique et pointilleuse est appelée la « critique textuelle ». On en retrouve les résultats dans les éditions savantes de la Bible qui sont assorties de notes critiques. Ces dernières signalent les choix de l'éditeur

et les différences importantes entre manuscrits, s'il y a lieu. Avant même d'étudier un passage des évangiles, le spécialiste de la Bible, l'exégète, se doit donc d'établir à partir des données de cette critique textuelle, le texte grec sur lequel il va travailler.

Il est donc clair que les évangiles qui parlent de Jésus n'ont pas traversé les siècles sans en porter quelques marques. Elles invitent à la prudence, chaque texte doit être examiné avec soin et selon des critères bien définis. Elles invitent également à l'enquête historique, car elles témoignent de l'importance et du respect accordé à ces textes à travers les âges.

**ÉLÉMENTS
D'UNE BIOGRAPHIE
DE JÉSUS**

Repères chronologiques (J.- P. Meier et C. Perrot)

Jésus et les premiers chrétiens

6 av. J.-C. environ : naissance
de Jésus à Nazareth (Bethléem ?)

Années dites cachées,
à Nazareth...

Vers 27-28 : début de la prédication
de Jean le Baptiste

28 : début ministère public de Jésus

30 ou 31 : crucifixion de Jésus

31-45 : développement
progressif de la communauté
des disciples de Jésus ressuscité,
à Jérusalem

44-52 : début des missions
chrétiennes vers les païens.

Première apparition du nom de
« chrétiens » à Antioche

50-51 : épître de Paul aux
Thessaloniciens, le plus ancien
écrit chrétien conservé.
Suivie d'autres lettres de Paul,
jusque vers 60

Vers 70 : rédaction évangile de Marc

80-90 : rédaction de Matthieu,
Luc, Actes et épîtres attribuées
à Paul et Pierre

Vers 90 : rédaction de Jean

100-110 : rédaction des derniers
écrits retenus dans le Nouveau Testament

Événements politiques

27 av. J.-C. à 14 ap. :

Auguste empereur

4 av. J.-C. : mort d'Hérode le Grand.

Ses fils lui succèdent : en Galilée,
Hérode Antipas jusqu'en 39 ap. J.-C. ;
en Judée, Archelaüs jusqu'en 6 ap.
J.-C., puis est remplacé par un préfet
romain

14-37 : Tibère empereur

26-36 : Ponce Pilate préfet de la
Judée-Samarie.

37-41 : Caligula empereur

41-54 : Claude empereur

41-44 : Hérode Agrippa I est roi de
Judée, il fait décapiter Jacques, un
des responsables de la communauté
de Jérusalem

54-68 : Néron empereur

65-67 : mort de Pierre et Paul à
Rome

66-73 : insurrection juive contre
Rome

29 août 70 : prise de Jérusalem par
Titus et incendie du Temple

69-79 : Vespasien empereur, puis
Titus et Domitien (81-96)

« Jésus est né à Bethléem le 25 décembre de l'an zéro. »

*Jésus étant né à Bethléem, de Judée,
au temps du roi Hérode...*

Matthieu 2,1

Dans l'église de la Nativité de Bethléem, la messe de Noël est le moment le plus solennel de l'année, puisque cette église a été construite sur l'emplacement de la grotte où serait né Jésus. Un étroit escalier permet au pèlerin de descendre au lieu en question, signalé par une étoile argentée. Ce bel édifice byzantin a été construit sur les injonctions de la mère de l'empereur Constantin et date, pour l'essentiel de ses éléments architecturaux, du IV^e siècle ap. J.-C.

Car ce n'est que trois cents ans après la mort de Jésus que le christianisme, définitivement reconnu par l'empereur, commence à s'intéresser à ses racines palestiniennes. Et c'est donc sur les recommandations de son fils que l'impératrice mère, la future sainte Hélène, fera rechercher les différents lieux clés de la vie de Jésus, pour y faire édifier d'imposants mémoriaux. D'autre part, l'Église romaine de cette époque commence à célébrer les fêtes de la nativité du Christ autour du 25 décembre. D'après les historiens de l'Église, le christianisme désormais triomphant aurait ainsi transformé la fête païenne de l'anniversaire du Soleil Invaincu - qui a symboliquement lieu autour du solstice d'hiver - en une solennelle célébration de Noël commémorant la naissance du Christ. La date du 25 décembre est donc toute sym-

bolique et n'a aucun rapport direct avec l'anniversaire réel de Jésus.

Si Jésus est officiellement né l'an zéro, c'est qu'après-coup, on a voulu l'honorer en commençant le décompte des années au jour de sa naissance. Là aussi, la tradition est tardive et ne correspond d'ailleurs pas aux données historiques. En effet, les évangiles de Matthieu (2,1) et Luc (1,5), dans leur récit de la naissance de Jésus, précisent tous deux que Jésus est né sous le règne d'Hérode le Grand, dont on sait très exactement qu'il est mort en 4 av. J.-C. Les deux évangiles cités rapportent d'autres détails concernant la période de la petite enfance de Jésus. Luc, par exemple, raconte que Jésus serait né à Bethléem, en raison d'un recensement qui obligeait ses parents à se déplacer dans la ville des ancêtres de Joseph (Luc 2,1-7). Matthieu, de son côté, décrit la fuite en Égypte de la famille de Jésus, la vie de ce dernier étant menacée par Hérode qui aurait fait tuer tous les enfants de moins de deux ans de la région de Bethléem (Matthieu 2,13-18).

La part historique de ces éléments est cependant difficile à évaluer, car ils proviennent de ce qu'on appelle les « récits d'enfance », qui correspondent à une certaine manière de raconter la naissance et la petite enfance des personnages bibliques. Le petit Moïse, par exemple, a été miraculeusement sauvé du massacre des enfants hébreux voulu par le Pharaon (Exode 2,1-10). Le monde gréco-romain connaissait lui aussi ce genre de récit. La venue au monde des grands souverains était notamment décrite comme entourée de présages et d'interventions des dieux. De tels récits ont comme fonction de renforcer le caractère exceptionnel des personnages célébrés et ne

s'embarrassent pas d'exactitude historique. Ainsi, le recensement sous Quirinius, allégué par Luc, a bien laissé des traces historiques, mais elles le situent dix ans après la mort d'Hérode. Par ailleurs, Flavius Josèphe, l'historien juif du 1^{er} siècle, a décrit la vie d'Hérode de manière fort détaillée ; pourtant, il ne mentionne aucun massacre d'enfants dans la région de Bethléem, tel qu'en parle Matthieu. On ne peut donc s'appuyer sur de tels récits, s'ils ne sont pas corroborés par d'autres sources historiques.

Une affirmation de Luc peut cependant nous aider à mieux situer la naissance de Jésus, puisqu'en Luc 3,23, il est dit que Jésus avait « trente ans environ », au début de sa vie publique. Cette période de la vie de Jésus devrait avoir commencé peu de temps après l'entrée en scène de Jean le Baptiste qui se situe, cette fois-ci selon Luc 3,1, en l'an 15 du règne de Tibère, ce qui correspond dans notre calendrier à une date autour de 28 ap. J.-C. Cela nous amènerait donc à situer la naissance de Jésus une bonne trentaine d'années auparavant. Si nous rapportons cette indication à celle du règne d'Hérode, Jésus serait donc né plutôt vers la fin de ce règne, probablement autour de 6 av. J.-C.

Au regard de ce qui a été dit sur les récits d'enfance, il va de soi que le lieu de cette naissance, Bethléem, ait été trouvé suspect. En raison notamment de la valeur symbolique de cette bourgade de Judée, lieu d'origine du grand roi de l'Ancien Testament, David, auquel Dieu avait promis d'affermir sa maison royale en lui donnant une descendance (2 Samuel 7,12). Affirmer que Jésus provient de cette lignée, c'est l'inscrire dans cette promesse et cela pouvait permettre aux rédacteurs des évangiles de prouver que Jésus était bien le Messie-roi attendu par les Juifs. Jésus ne

serait donc pas né à Bethléem en Judée mais sans doute à Nazareth en Galilée où, de l'avis de toutes les sources, il aurait passé au moins une partie de son enfance.

À l'encontre de cette dernière hypothèse, il est souvent affirmé que Luc et Matthieu, malgré des récits d'enfance différents situent tous deux cette naissance à Bethléem. Deux sources différentes attestent donc le même fait. D'autant plus que l'attribution du titre de « Fils de David » à Jésus se trouve dans différents écrits du Nouveau Testament. Si elle a eu un tel succès, c'est que peut-être elle repose effectivement sur une réalité. La question reste donc ouverte.

Finalement, les données des évangiles sur la naissance de Jésus sont assez fragiles du point de vue de l'histoire. On peut néanmoins considérer comme probable que Jésus soit né quelque temps avant la mort d'Hérode le Grand, autour de 6 av. J.-C., que ses parents s'appelaient Marie et Joseph, et qu'il aurait passé son enfance à Nazareth en Galilée. Il serait sans doute illusoire de préciser plus avant ; pour un personnage antique issu d'un milieu modeste, de telles informations sont d'ailleurs relativement précises. On en sait bien moins sur la naissance de Vercingétorix !

« Jésus était pauvre, sans famille et sans domicile. »

Pour l'amour du Seigneur, qui est né pauvre dans la crèche, qui a vécu pauvre sur terre et qui est resté nu sur la croix.

Sainte Claire d'Assise, *Testament*, vers 1250

L'évangile de Luc présente la naissance de Jésus dans les conditions difficiles d'un voyage. Ainsi Jésus serait né dans une étable, entouré de bergers qui dormaient à la belle étoile et son berceau de fortune aurait été une mangeoire, la fameuse crèche (Luc 2,1-21). Cette image d'une naissance dans la précarité a très tôt eu un certain succès. Elle a d'abord été relayée et enjolivée par les évangiles apocryphes, puis, à différents moments de l'histoire, notamment lors de la Réforme, des chrétiens engagés ont rappelé les origines plus que modestes de Jésus, pour endiguer les excès d'une Église devenue riche et puissante. Ce n'est pas un hasard si c'est à François d'Assise, le chantre de la simplicité et de la pauvreté, que nous devons la première mise en scène de la crèche, au début du XIII^e siècle, dans une grotte de la campagne italienne médiévale. Au long des siècles, cette affirmation d'un Jésus pauvre et itinérant a justifié dans certains milieux chrétiens une recherche de la pauvreté, voire de la mortification, à commencer par les premiers moines du désert, au IV^e siècle, les anachorètes d'Égypte. Qu'en est-il vraiment ? Jésus a-t-il réellement vécu une vie de pauvre, en ascète, sans femme ni enfants et constamment sur la route ?

Les années de la vie de Jésus précédant ses interventions publiques, vers l'âge de trente ans, sont à juste titre dites cachées, car les évangiles en parlent très peu. Quelques aspects de leur arrière-plan social et religieux pointent cependant au détour des textes. Ces bribes, associées à ce que l'on sait par ailleurs des conditions de vie dans la Galilée du 1^{er} siècle, permettent de dresser le portrait très général d'un Juif vivant dans ces lieux, à cette époque.

Jésus fut donc, selon toute vraisemblance, habitant de Nazareth, village rural de la Galilée. Cette région a un relief plus doux, un sol plus fertile et une pluviométrie plus importante que la province autour de Jérusalem, la Judée, à trois journées de marche plus au sud. Il semble alors que la vie en Galilée était un peu plus facile qu'en Judée, pour les ruraux notamment qui dépendent en dernier recours de leurs récoltes. En outre, cette région était gouvernée par Hérode Antipas, l'un des trois fils d'Hérode le Grand qui a bénéficié du partage de son royaume après sa mort. Par son règne de plus de quarante ans, Antipas prouve qu'il a été capable de contenter l'empereur romain, auquel il devait des comptes, tout en ménageant les susceptibilités d'une population prompte à se révolter en cas de pression fiscale trop insupportable ou de grave transgression des coutumes juives par le pouvoir. La période correspondant à la vie de Jésus était donc relativement stable sur le plan politique, bien que le gouvernement direct de Rome en Judée et surtout à Jérusalem, capitale religieuse et lieu du Temple, dut irriter plus d'un Juif fervent, comme le prouve une allusion à une exécution de pèlerins galiléens sur ordre de Pilate, en Luc 13,1.

Issu d'une bourgade rurale, Jésus ne semble cependant pas avoir été un paysan. D'après Marc 6,3 il

aurait été un *tektôn*, mot grec traditionnellement traduit par « charpentier » depuis que Justin, un chrétien palestinien du II^e siècle, a opté pour ce sens. Mais il ne rend pas justice au sens complet du terme qui signifie, plus largement, artisan du bois ou de la pierre, ce qui correspond mieux aux matériaux de construction utilisés dans cette région du monde, pauvre en bois mais riche en roches calcaires. L'image d'Épinal de Jésus travaillant le bois dans l'atelier de Joseph s'en trouve quelque peu écornée. Retenons cependant que Jésus était probablement artisan et qu'il pouvait donc survivre par son travail, dans une région où les chantiers ne manquaient pas, en raison des projets urbanistiques d'Hérode Antipas.

D'après les récits des évangiles, on sait par ailleurs que les premiers disciples de Jésus furent des pêcheurs du lac de Galilée (Marc 1,16-20). Là aussi, on a affaire à un milieu pouvant bénéficier d'une certaine autonomie financière, sans qu'on puisse parler d'aisance. Il est donc difficile de situer Jésus dans un milieu social totalement défavorisé. Il semble qu'il partageait la vie moyenne des gens de Galilée, chichement sans doute, mais sans être dans une situation franchement désespérée. Finalement, l'image d'un Jésus « pauvre parmi les pauvres » est essentiellement liée au dogme de l'Incarnation, qui affirme que Jésus, le Fils de Dieu, a renoncé à tous ses privilèges divins pour se faire homme parmi les hommes et mourir avec des malfaiteurs sur une croix, comme l'a bien exprimé, vers 55 ap. J.-C. déjà, l'apôtre Paul (Philippiens 2,6-8).

La composition de la parenté de Jésus, quant à elle, est très discutée car quelques textes du Nouveau Testament évoquent ses « frères » et ses « sœurs ». Ainsi en Marc 6,3 les habitants de Nazareth se

demandent : « N'est-ce pas le charpentier (*tektôn*), le fils de Marie, et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Actuellement, les diverses compréhensions de l'expression « frères ou sœurs de Jésus » recouvrent, de manière très schématique, les trois grandes confessions du christianisme. Les catholiques ont tendance à interpréter « frère » au sens sémitique du terme, où il peut aussi signifier « cousin », car imaginer que Jésus ne soit pas fils unique attenterait à la virginité perpétuelle de ses parents. Les protestants, de leur côté, suivraient plutôt Matthieu 1,25 qui affirme que « Joseph n'a pas connu Marie jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils, auquel il donna le nom de Jésus ». L'expression biblique « connaître quelqu'un » désigne la relation sexuelle ; Jésus serait donc né d'un sein vierge mais, après sa naissance, Marie et Joseph auraient vécu comme tout couple juif du I^{er} siècle et Jésus aurait été l'aîné d'une famille nombreuse. Enfin, la position orthodoxe voit en Joseph un veuf, et les frères et sœurs de Jésus seraient issus d'un premier mariage ; en ce cas, Jésus aurait été le benjamin de la famille et l'unique fils de Marie. Des variantes nuancent bien sûr ces différentes positions et les exégètes ne se mettront sans doute jamais d'accord, car les données des textes ne tranchent pas explicitement en faveur d'une de ces positions.

Notons tout de même que si l'on fait abstraction des vérités de foi, il est plus simple et plus naturel de comprendre « frères et sœurs » au sens premier du terme. Cependant, s'il y a discussion sur cette question, c'est aussi parce que le rapport à la famille de l'adulte Jésus ne se conforme pas vraiment aux valeurs de son époque.

En effet, plusieurs paroles, issues de différentes sources et attribuées à Jésus, indiquent qu'il remettait

les traditions et les liens familiaux en cause. Ainsi affirme-t-il sans détour : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Matthieu 10,37). À celui qui voulait enterrer son père avant de le suivre, Jésus répond, avec son sens de la formule : « Suis moi, et laisse les morts enterrer leurs morts » (Matthieu 8,22). Ces sentences, choisies parmi d'autres, mettent clairement au second plan les relations familiales et les devoirs dus aux proches parents, au profit d'une forme de vie différente, s'appuyant sur la suite de Jésus. Pourtant, dans une société proche-orientale et juive, la vie de famille est le fondement de toute vie sociale. Ces paroles de Jésus sur la famille exigent donc une rupture, parfois comprise dans un sens symbolique ou spirituel. Les données des évangiles se complètent cependant de manière assez cohérente pour y voir non pas un langage spirituel, mais une conséquence du style de vie de Jésus et du groupe de disciples autour de lui. En effet, bien que ses itinéraires varient selon le génie propre des évangélistes, Jésus est présenté essentiellement en route, et ce pour répondre à la nécessité de transmettre un message de la plus haute urgence. Cette mission particulière demande un déplacement et l'abandon d'une vie sédentaire, pour ce qu'on a appelé le « ministère public de Jésus ». Par ailleurs, les textes ne mentionnent ni épouse, ni enfants dans sa vie alors qu'ils parlent volontiers, nous l'avons vu, de ses parents ou de sa fratrie.

À ce silence des sources, certes insuffisant pour conclure au célibat de Jésus, il faut ajouter un autre élément. En Matthieu 19,12 subsiste, en effet, la trace d'une réponse de Jésus à l'égard de ceux qui l'apostrophaient avec le terme d'eunuque, une injure

dans un milieu où le célibat était considéré comme anormal : « Il y en a qui se sont rendus eux-mêmes eunuques, à cause du Royaume des cieux ». Cette parole peut remonter à Jésus, la crudité de l'insulte plaide en ce sens car les premiers chrétiens n'avaient pas l'habitude d'inventer pareil qualificatif pour désigner leur Seigneur. Dans cette réponse, Jésus justifierait son choix d'une vie a-familiale par la nécessité de se mettre au service d'un royaume qui serait d'une autre nature que les royaumes et les sociétés des hommes.

L'homme de Nazareth aurait donc effectivement vécu sans famille et sans domicile stable. Menait-il pour autant une vie de solitaire et d'ascète ? Le souvenir d'une autre insulte de ses adversaires semble affirmer le contraire. En Luc 7,34 Jésus cite ses opposants : « Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs ». Le propos est polémique et donc exagéré, mais là encore il n'y avait aucun intérêt pour Luc de rapporter une terminologie peu respectueuse de l'image du Fils de Dieu, s'il n'y avait pas là un peu de vrai. Jésus semblait donc plus avoir une réputation de bon vivant que d'ascète et les évangiles le montrent souvent attablé en bonne sinon douteuse compagnie comme, par exemple, en Marc 2,15-17. Quant à la solitude, Jésus est montré comme la figure centrale d'un groupe itinérant d'hommes et de femmes (Luc 8,1-3) qui le suivaient dans ses déplacements. La gestion d'un tel groupe était difficilement compatible avec une solitude érémitique, même si les évangélistes nous décrivent Jésus seul à certains moments clés de son parcours, comme dans les scènes de la tentation au désert (Marc 1,12-13) et des derniers moments avant son arrestation, dans le jardin des oliviers (Marc 14,32-42). Il y avait

donc une vie communautaire et, dans un certain sens, familiale autour de Jésus. C'est en tout cas ce que laisse entendre une scène des évangiles synoptiques, où Jésus oppose les membres de sa famille biologique à ceux du groupe de ses auditeurs et disciples :

On lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont dehors ; ils te cherchent. » Il leur répond : « Qui sont ma mère et mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère. » (Marc 3,32-35)

Pour résumer sur ces aspects, d'un point de vue économique, Jésus vivait donc sans doute une vie difficile, comparée à nos normes occidentales, mais il ne faisait pas partie des plus pauvres de sa société. Il n'était pas non plus un ascète ayant librement choisi une forme de vie austère. Le style de vie nomade, familiale et en partie asociale qu'il a menée pendant son ministère public est donc, avant tout, la conséquence du message qui l'anime et de la nécessité immédiate de le transmettre.

« Jésus a fait de nombreux miracles. »

*Le miracle est d'ordinaire l'œuvre du public
et non de celui à qui on l'attribue.*

Ernest Renan, *Vie de Jésus*, 1863

Une des preuves de la nature divine de Jésus résiderait dans les nombreux miracles qu'il a opérés. L'évangéliste Jean affirme ainsi avoir « consigné » les signes miraculeux de Jésus, afin de convaincre ses lecteurs que Jésus est bien « le Fils de Dieu » (Jean 20,31). À l'inverse, dans sa *Vie de Jésus* publiée en 1863, Ernest Renan explique les miracles par l'enthousiasme typiquement oriental de l'entourage de Jésus : « Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle. » Pour Renan, Jésus a été déclaré grand thaumaturge - littéralement faiseur de miracles - par son auditoire. Pour d'autres historiens de cette période positiviste du XIX^e siècle, les rédacteurs des évangiles eux-mêmes auraient mis à l'actif de Jésus ses nombreux prodiges. Les historiens critiques de cette époque éliminaient donc d'office les miracles de Jésus, comme éléments fantaisistes d'une légende dorée autour du personnage, puisque le miracle (du latin *mirari*, s'étonner) outre-passe les frontières des lois naturelles.

Pourtant, toutes les sources importantes sur Jésus évoquent ses miracles. Ainsi, plus de 30 récits de miracles sont rapportés dans les quatre évangiles. C'est d'ailleurs comme « faiseur de miracles et maître des hommes qui aiment la vérité » que Flavius Josèphe, un des témoins extra-bibliques de l'existence de Jésus, le caractérise. Ces deux dernières

décennies, le dossier des miracles de Jésus a donc été reconsidéré par la recherche historique.

Beaucoup des miracles de Jésus sont des guérisons ou des exorcismes. Il est sans doute utile de rappeler que la conception antique de la maladie ou du handicap diffère de la nôtre. En effet, la médecine était surtout pragmatique, et l'on ne faisait pas toujours la différence entre une maladie et la possession par un esprit malin. Ainsi Luc, dans sa description de la guérison de la belle-mère de Pierre, n'hésite pas à montrer Jésus menaçant la fièvre (Luc 4,39) de la même manière, et avec le même verbe grec qu'il menacera la tempête sur le lac de Galilée (Luc 8,24). Dans ces textes, la fièvre et le vent sont assimilés à des forces négatives ayant une volonté propre, que Jésus soumet souverainement. Lorsqu'en Jean 9,2, des disciples posent à Jésus, au sujet d'un non-voyant, la question de savoir « qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? », ils reflètent sans doute une conviction populaire de cette époque, qui croyait volontiers qu'un handicap physique pouvait être la conséquence d'un manquement aux commandements divins. La santé était alors perçue comme une bénédiction divine, de même que la maladie correspondait à la malédiction.

À ces éléments relevant de la mentalité juive antique, il faut ajouter que le récit de miracle n'est pas l'apanage des évangiles et correspond à un type de littérature, un genre bien défini. Il est utilisé dans tout le monde antique pour relater les faits prodigieux de thaumaturges ou guérisseurs légendaires comme Pythagore, Apollonius de Tyane ou Simon Magus. Le récit de la résurrection du fils d'une veuve, narré en Luc 7,11-17, se prête bien à la démonstration, car il reproduit idéalement les cinq étapes qui ponctuent ce type de récit :

... Quand il arriva près de la porte de la ville, on portait tout juste en terre un mort, un fils unique dont la mère était veuve et une foule considérable de la ville accompagnait celle-ci.	1. Description de la situation
En la voyant, le Seigneur fut pris de pitié pour elle et il lui dit : « Ne pleure plus ».	2. Initiative du thaumaturge
Il s'avança et toucha la civière ; ceux qui la portaient s'arrêtèrent ; et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, réveille-toi. »	3. Geste et/ou parole du thaumaturge
Alors le mort s'assit et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.	4. Constat de guérison
Tous furent saisis de crainte et rendirent gloire à Dieu. « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple... »	5. Réactions de l'entourage

Les faits décrits par Luc correspondent donc à un canevas littéraire typique et de plus, il s'est inspiré d'un récit similaire de l'Ancien Testament, qui raconte la résurrection du fils d'une veuve par le prophète Élie (1 Rois 17,17-24). Il est donc probable que ce récit a été mis en scène par Luc pour prouver que Jésus est l'égal du grand prophète Élie, bien qu'on ne puisse exclure que l'évangéliste se soit appuyé sur un fait rapporté. Mais cela reste invérifiable.

Les récits de miracles servent donc souvent de support à une affirmation sur Jésus. Certains sont clairement marqués par une relecture post-pascale et décrivent des scènes ayant pour fonction première de manifester la gloire du Fils de Dieu maîtrisant même les éléments naturels, comme la tempête sur le lac de Galilée, par exemple. Mais cela n'empêche pas l'enracinement de récits en des situations ayant pu exister. Ainsi la guérison de la belle-mère de Pierre, mention-

née à l'instant, peut reposer sur un épisode réel car la référence à une personne bien identifiée suppose que le fait soit connu d'une partie des lecteurs de l'évangile. Ces remarques valent pour certains autres récits de guérisons ou d'exorcismes, voire de résurrection comme en Marc 5,35-43. Dans ce passage, Jésus ressuscite une fillette de douze ans, mais il minimise la portée de son acte en affirmant que « l'enfant n'est pas morte, elle dort » (5,39), ce qui est à l'encontre des récits de miracles habituels qui mettent en avant les aspects prodigieux. De plus, le père de la fillette est un notable religieux dont le nom est cité. Enfin, Marc a également gardé le souvenir d'une phrase araméenne prononcée par Jésus (*talitha koumi*). Ces détails laissent penser qu'une scène bien réelle a donné lieu à ce récit. L'historien ne peut bien sûr pas s'avancer sur la nature exacte de cette « résurrection », mais il lui est difficile de nier que quelque chose de remarquable s'est passé ici, qui a sans doute eu une forte influence sur l'entourage de Jésus et a contribué à sa réputation.

D'ailleurs, pour Jésus lui-même, son activité d'exorciste était un argument en faveur de l'authenticité de sa mission : « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le règne de Dieu vient de vous atteindre » (Luc 11,20). Jésus perçoit donc cette activité particulière et selon toute apparence efficace comme le signe de l'arrivée de ce règne de Dieu qu'il annonce, puisque Dieu lui-même est à l'œuvre à travers ses actes. Cependant, d'autres textes laissent entendre que Jésus se refusait à voir dans la pratique des miracles un argument décisif : les pharisiens, pour lui tendre un piège, lui demandent un signe qui vienne du ciel. Poussant un profond soupir, Jésus dit : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? En vérité, je vous le déclare, il ne sera pas donné de signe à cette généra-

tion » (Marc 8,11-12). L'activité miraculeuse de Jésus pouvait certes avoir servi sa cause en lui accordant une notoriété et une certaine légitimité, mais il semble qu'elle avait également détourné l'intérêt de son auditoire vers une expérimentation du merveilleux.

L'importance que prennent les miracles dans toutes les sources sur Jésus ne permet donc pas de douter que Jésus était, en son temps, perçu comme un thaumaturge et que lui-même avait conscience qu'une autorité et une puissance particulières émanaient de lui. Ce phénomène a sans doute été majoré par les premiers disciples de Jésus, une fois qu'ils furent regroupés en communautés après sa mort. Il faut donc lire les récits de miracles avec un certain recul et les replacer dans le contexte religieux et littéraire de l'époque, d'autant plus qu'il semble bien que Jésus lui-même se refusait à entrer dans le jeu de ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui une « surmédiatisation » ! Sa pratique des miracles n'est donc pas devenue un argument central pour sa mission, mais elle forme un élément parmi d'autres, en cohérence avec l'ensemble de son message et de sa personnalité.

La Passion du Christ de Mel Gibson

Le film de Mel Gibson s'organise autour du récit de la Passion et perçoit Jésus d'abord comme le Christ de la foi chrétienne. Le scénario en lui-même ne cherche pas à se limiter aux éléments historiques les plus sûrs, mais à harmoniser l'ensemble de données des quatre évangiles, dans la lignée de la tradition chrétienne médiévale. Un exemple : si les dernières paroles de Jésus sont à peu près les mêmes en Matthieu et en Marc, elles sont nettement différentes en Jean et en Luc. Plutôt que de faire un choix selon des critères historiques, Gibson a alors préféré rapporter un amalgame de ces dernières paroles. Serait-ce le

signe d'un grand respect des textes ? Pas vraiment, puisque des éléments imaginaires apparaissent pour souligner les claires intentions du scénariste : la Passion décrite n'est pas l'agonie d'un crucifié du 1^{er} siècle, mais celle du sauveur de l'humanité qui donne sa vie pour racheter les péchés de tous les hommes. Plus précisément, pour les arracher aux mains de Satan qui, bien que jamais cité dans les récits évangéliques de la Passion, apparaît aux instants clés du film. Dans le jardin de Getsemani par exemple, au moment des angoisses et hésitations de Jésus, Gibson met en scène une confrontation avec le diable tandis que l'évangéliste Luc introduit à ce moment du récit un ange, qui vient reconforter Jésus. Le film peut alors se résumer à un duel entre Jésus et Satan dont l'enjeu est la souffrance : plus Jésus souffrira, plus sûrement les péchés des hommes seront rachetés.

On comprend dès lors la violence de certaines scènes et l'omniprésence du sang, qui, dans la tradition biblique symbolise le rachat des péchés, lors de sacrifices d'animaux dans le Temple. Ainsi, lors de la scène de la flagellation, après une série de coups qui paraissait satisfaire ses tortionnaires, Jésus les défiera en se relevant et le supplice va redoubler d'intensité, entraînant un flot de sang. Une telle vision de la Passion rend les accusateurs de Jésus, notamment les autorités juives, particulièrement odieux. En cela, le scénario suit l'évangile de Matthieu, qui décharge Pilate pour mieux accuser le peuple juif et ses responsables.

En définitive, le film de Mel Gibson ressemble fort à une prédication sur le thème : « Christ est mort pour nos péchés ». Il tend à montrer que Jésus a réalisé consciemment ce projet, en luttant pied à pied contre Satan. Cependant, s'il est sans doute vrai que Jésus ne pouvait ignorer qu'il risquait sa vie, il n'est pas du tout assuré qu'il ait pensé devoir mourir dans d'atroces souffrances pour assurer le salut des hommes. Au contraire, le Royaume qu'il annonçait ne comportait aucune condition de ce genre, mais se fondait sur une initiative gratuite de Dieu, à laquelle le peuple était invité à se joindre.

« Jésus a été tué par les Juifs. »

*Si c'est Pilate qui a prononcé la sentence et donné l'ordre
de le crucifier. Si c'est lui en quelque sorte qui l'a crucifié,
vous aussi Juifs l'avez mis à mort.*

Cinquième lecture de l'office du Vendredi saint,
missel de 1962.

L'adresse aux Juifs ci-dessus est extraite de la liturgie catholique du Vendredi saint, jour commémoratif de la mort de Jésus. Elle pouvait être lue et entendue dans les églises jusqu'au début des années soixante. Fort heureusement, les réformes qui ont suivi le concile Vatican II ont purgé la liturgie de ce genre d'expressions. Elles sont pour le moins ambiguës, puisqu'elles peuvent laisser penser que la responsabilité de la mort de Jésus incombe aux Juifs en général, ouvrant grand les portes à l'antijudaïsme. Il convient donc d'examiner les sources historiques avec soin, pour délimiter les vraies responsabilités dans la mort de Jésus.

Ce que la tradition chrétienne ultérieure a appelé la Passion de Jésus est formé d'un récit détaillé, qui commence par l'arrestation de Jésus et se termine par sa mort sur la croix. Il a été transmis par les quatre évangiles (Matthieu 26,47-27,56 ; Marc 14,43-15,41 ; Luc 22,47-23,49 ; Jean 18,1-19,30) qui s'accordent entre eux sur un certain nombre de points importants. Jésus est d'abord trahi par l'un des siens, Judas, qui conduit une troupe armée au lieu où Jésus passait la nuit. Cette troupe a été commanditée par

des responsables juifs, pour l'essentiel issus du milieu des prêtres du Temple et il semble bien qu'au cours d'une brève échauffourée, un serviteur du Grand Prêtre ait été blessé. Après cet incident, les disciples qui entouraient Jésus s'enfuient et il est conduit auprès du Grand Prêtre, la plus haute autorité religieuse du judaïsme de l'époque, pour être interrogé. Le contenu de cet interrogatoire est difficile à reconstituer, car les titres de Christ et de Fils de Dieu, qui valent à Jésus l'accusation de blasphème, sont ceux que lui attribuaient les premiers chrétiens et que Jésus n'utilisait sans doute pas pour se désigner. Un autre chef d'accusation plus plausible semble être fondé sur une parole de Jésus jugée irrespectueuse envers le Temple : « Je puis détruire le Temple de Dieu et en trois jours le rebâtir » (Matthieu, 26, 61).

Il est en tout cas certain que l'interrogatoire se terminera par la conviction que Jésus est suffisamment coupable pour être déféré à Pilate. Ce qui est en conformité avec l'information, discutée par quelques spécialistes, que les condamnations à mort ne pouvaient être prononcées que par le représentant de l'autorité romaine, comme l'affirme d'ailleurs Jean 18,31. Cette dernière donnée est importante car elle signifie d'une part que juridiquement, seul le pouvoir romain peut être tenu pour responsable de la mort de Jésus et d'autre part, que si des autorités juives ont transmis le cas à Pilate, c'est qu'elles considéraient Jésus comme « méritant la mort » (Marc 14,64).

La comparution devant Pilate est présentée sous différentes versions, selon les évangiles. Au vu des éléments convergents, retenons d'abord que le seul chef d'accusation qui semble retenu par Pilate est celui d'une prétention de Jésus au titre de roi, ce qui équi-

vaudrait à une volonté de révolte contre Rome. L'inscription apposée au-dessus de la croix reprend d'ailleurs ce motif de condamnation, tout à fait plausible historiquement. Il est ensuite remarquable que les quatre évangiles, à des degrés divers, insistent sur la neutralité du préfet romain, Matthieu allant jusqu'à mettre en scène le geste, devenu proverbial, de Pilate se lavant les mains (Matthieu 27,24). Cette volonté de montrer le représentant de Rome comme un arbitre plutôt que comme un juge, peut s'expliquer par la nécessité qu'éprouvaient les premières communautés chrétiennes de ne pas s'attirer les foudres des autorités romaines. Cette tendance est accentuée dans les récits de Luc et de Matthieu, plus tardifs que celui de Marc. Ainsi en Luc 23,11, les soldats qui se moquent de Jésus et, par dérision, l'habillent d'un vêtement royal, ne sont pas des légionnaires romains, comme en Marc 15,16, mais des soldats d'Hérode Antipas. Matthieu, qui à plusieurs moments de son évangile montre qu'il est en conflit avec le judaïsme de son temps, n'hésite pas à accabler les Juifs pour décharger Pilate, puisque après la scène du lavement des mains, il fait dire au « peuple » - comme si la foule présente était représentative de tout le peuple juif - cette phrase lourde de conséquences : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (Matthieu 27,25). C'est bien de ce passage que s'inspire le texte de l'ancien rituel catholique cité en exergue. La pointe nettement antijuive qu'il recèle ne s'explique que par le contexte dans lequel vivait Matthieu. Elle est due à sa plume et n'a donc aucune valeur historique en ce qui concerne la condamnation de Jésus.

Enfin, Jésus sera livré à la mort par Pilate selon une pratique romaine bien attestée : la crucifixion.

Cette version est en conformité avec les brèves mentions de Tacite - « Christ, que sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice » - et de Flavius Josèphe - «... sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'a condamné à la crucifixion... ». Cette dernière version est sans doute la plus proche de ce qui s'est réellement passé car, d'après les sources consultables, Jésus n'a donc pas été tué par des Juifs mais par des Romains, suite à des accusations formulées par des responsables religieux juifs de l'époque. Il est donc absolument faux de dire que les Juifs en tant que collectivité, à travers le temps et l'espace, sont responsables de la mort de Jésus.

« Jésus est ressuscité le troisième jour. »

*(...) le troisième jour est ressuscité des morts,
est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père
tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.*

Symbole des Apôtres, III^e siècle

*Il faut que quelque chose soit arrivé à la Résurrection,
pour qu'il y ait des témoignages. Ou bien vous avez l'idée
de trace : quelqu'un est passé par là.*

Paul Ricœur, *Entretiens avec A. Thomasset*, 1995

« Ressuscité le troisième jour... » Ainsi le formule le Credo des chrétiens. Cette affirmation est donc une idée reçue par la tradition chrétienne et, plus qu'une idée, elle est un article de foi fondamental sans lequel il n'y aurait jamais eu de christianisme, comme le rappelle en 54 ap. J.-C. l'apôtre Paul : « Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi votre foi » (1 Corinthiens 15,14). D'après l'apôtre, la Résurrection est donc du domaine de la prédication et de la foi. Cette foi repose-t-elle sur un fait historique ou est-elle simplement une décision personnelle et arbitraire ? Faisons le point.

Les textes des quatre évangiles précisent tous que Jésus a été crucifié un vendredi, c'est-à-dire la veille du sabbat, jour de repos absolu consacré à Dieu selon la loi juive. Ainsi s'expliquerait la mise en sépulture de Jésus dès sa mort constatée, avant que le soleil ne se couche et que tout travail ne soit prohibé par le commandement du septième jour. Les premières visites

au tombeau n'eurent donc lieu que le lendemain de ce sabbat, le « jour un » de la semaine d'après le calendrier juif, notre dimanche, c'est-à-dire le troisième jour après la crucifixion. Ce matin-là, nous disent unanimement les textes, des femmes (Marie de Magdala seule dans l'évangile de Jean) viennent au tombeau et réalisent que la pierre qui le recouvrait a été roulée. Vient ensuite, avec quelques variantes selon les évangiles, le constat de la vacuité de la sépulture, suivi de l'annonce, par un personnage habillé de blanc, que Jésus a été, littéralement, « réveillé » (généralement traduit par « ressuscité »).

À partir de ce point, les textes divergent sur la manière dont ce Ressuscité se manifesterait aux disciples. De façon un peu énigmatique, Marc n'ajoute rien et s'arrête sur la fuite apeurée des femmes. Une fin si abrupte a d'ailleurs nécessité un ajout explicatif ultérieur (Marc 16,9-20), sorte de résumé des faits présentés par les trois autres évangiles. Car Matthieu racontera, lui, une première apparition de Jésus ressuscité aux femmes quittant le tombeau (Matthieu 28,8-10), suivie d'une seconde aux onze disciples en Galilée (Matthieu 28,16-20). Son évangile se termine alors par un envoi en mission. De son côté, Luc met en scène le récit très esthétique de la manifestation du Ressuscité aux deux disciples d'Emmaüs (Luc 24,13-35) : ils cheminent avec lui sans le reconnaître et, au moment où ils perçoivent son identité, il disparaît. Jean laisse le privilège de la première apparition du Ressuscité à Marie de Magdala, dans une scène où apparaît également cette difficulté à le reconnaître d'emblée et cette même tension entre sa présence et son absence (Jean 20,11-18). Chez Jean et Luc, d'autres récits d'apparition sont encore narrés, les bénéficiaires en sont essentiellement les disci-

ples, ainsi préparés à leur mission d'annoncer le message de Jésus.

Pour décrire les manifestations du Ressuscité, les évangiles divergent donc entre eux. Comme s'il s'agissait de rapporter à chaque fois une expérience unique, donc subjective, mais répétée, donc objective. On parle alors plutôt d'« apparition », cette dernière s'impose du dehors, et non simplement de « vision », liée au seul trouble intérieur.

Par ailleurs, il n'y a pas que dans les évangiles que de telles manifestations sont évoquées. Pour prouver la Résurrection de Jésus, l'apôtre Paul s'appuie sur le témoignage de ceux qui ont vécu les apparitions :

Il est apparu à Céphas (Pierre), puis aux Douze. Ensuite il est apparu à cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants, quelques-uns sont morts. Ensuite il est apparu à Jacques et à tous les apôtres. En tout dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton... (1 Corinthiens 15,5-8)

Paul parle ici d'une génération particulière, composée de « frères » et d'« apôtres » (d'*apostolos* qui signifie envoyé). Elle a bénéficié des apparitions du Ressuscité et en a transmis le témoignage.

Pour mieux juger de la valeur historique de tels témoignages, notons d'abord qu'aucun texte de nos sources ne décrit la Résurrection de Jésus, comme cela se fera dans des évangiles apocryphes plus tardifs et dans l'iconographie chrétienne. Dans les quatre évangiles, les éléments qui permettent de conclure à une résurrection sont le tombeau trouvé vide et les phénomènes d'apparition, réservés à une première génération de témoins. Rappelons ensuite qu'il est bien établi que les disciples de Jésus s'étaient enfuis

au moment de son arrestation et dispersés après sa mort. Différentes sources de l'époque nous apprennent que des mouvements religieux s'étaient créés spontanément autour de prophètes, des sortes de guides charismatiques qui promettaient des signes prodigieux à leurs adeptes. Les désordres ainsi causés ont été très vite réprimés dans le sang par les autorités romaines en place et, par deux fois nous rapportent les Actes des Apôtres, l'élimination du chef de la bande a provoqué une dispersion de ses troupes et l'essoufflement du mouvement insurrectionnel (Actes 5,36-37). À l'opposé, le mouvement de Jésus n'a commencé à rayonner hors des frontières de la Palestine qu'après la mort de son leader. En effet, les disciples en fuite et dispersés, sans doute profondément démoralisés, se sont pourtant retrouvés quelque temps après la mort de Jésus et ont commencé à former un groupe organisé, qui a témoigné avec audace de sa foi dans le Ressuscité. Il y a donc bien dû y avoir un événement catalyseur, extérieur aux seuls disciples, sans lequel ce dénouement inattendu n'aurait pu se produire. Faut-il voir dans un tel événement une manifestation effective de Jésus ressuscité ? L'historien attaché à la seule raison constatera simplement que dans le déroulement des événements un point clé lui échappe, dont les conséquences seront pourtant énormes dans l'histoire des civilisations judéo-chrétiennes.

LE MESSAGE DE JÉSUS

« Jésus a annoncé une fin du monde qui n'est pas arrivée. »

Jésus annonçait le Royaume et c'est l'Église qui est venue.

Alfred Loisy, *L'Évangile et l'Église*, 1902

En somme, Jésus et ses premiers disciples se seraient trompés, puisqu'ils étaient convaincus d'une fin imminente du monde et que cet événement n'est pas survenu. L'homme de Nazareth faisait effectivement référence à la fin d'un temps, c'est en tout cas ce que laissent entendre clairement les premières paroles que Marc, tout au début de son évangile, met dans la bouche de Jésus :

Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché, convertissez-vous et croyez à l'Évangile (Marc 1,15).

Cette déclaration, très dense, est une sorte de résumé de la prédication de Jésus qui devait circuler très tôt parmi les premiers chrétiens et Marc l'aurait ainsi retranscrit. Jésus apprenait à ses disciples à prier pour la venue de ce règne (Matthieu 6,10) et, lorsqu'il les envoyait dans les villages de Galilée, il leur recommandait d'annoncer « que le règne de Dieu s'est approché » (Matthieu 10,7 et Luc 10,9). De l'avis presque unanime des chercheurs contemporains, c'était là un point central de son message. Mais que faut-il entendre par règne de Dieu ?

Notons d'abord que le terme grec *basileia* est généralement traduit par « règne », lorsqu'il signifie

l'exercice du pouvoir royal, ou par royaume, lorsqu'il désigne le lieu où s'exerce ce pouvoir. L'expression « règne » ou « royaume de Dieu » s'explique, en premier lieu, par l'arrière-plan juif lié à la vie de Jésus. Dans les textes hébreux de l'Ancien Testament, Dieu est décrit comme un roi, à la fois du peuple qu'il a élu, Israël, mais aussi de l'ensemble de la création et des nations. Ainsi le prophète Isaïe, par exemple, emploie le vocabulaire de la royauté pour décrire sa vision de Dieu : « Je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé, sa traîne remplissait le temple (...) mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur, le Tout-Puissant » (Isaïe 6,1-6). Plus proche de l'époque de Jésus, l'idée d'un royaume divin qui s'opposerait à l'empire des occupants romains aura un parfum de revanche et d'espoir. Ainsi l'exprime la prière juive dite des *dix-huit bénédictions*, encore pratiquée de nos jours, probablement déjà priée à l'époque de Jésus :

Rétablis nos juges comme autrefois et nos conseillers comme jadis. Éloigne de nous l'affliction et la tristesse et règne sur nous, Toi seul... (11^e bénédiction, trad. E. Munck).

Face aux difficultés politiques et sociales, différents courants du judaïsme de l'époque eurent donc tendance à attendre une action éclatante de Dieu. Les uns la percevaient comme l'irruption d'un nouveau monde, suite à des événements catastrophiques, auxquels ne survivraient que les élus, comme le décrivent un certain nombre d'« apocalypses », genre littéraire prisé de l'époque. D'autres pensaient forcer le destin en se lançant dans des mouvements insurrectionnels plus ou moins violents, sous l'égide de rois autoproclamés. Certains, enfin, prêchaient la repentance face à un jugement dernier à venir, comme l'a fait Jean le Baptiste.

Ce dernier annonçait en effet un jugement de Dieu imminent, auquel n'échapperaient que ceux qui acceptaient de changer de vie. Le signe d'une telle repentance était une immersion purificatrice dans les eaux du Jourdain, c'est-à-dire un baptême. Jean aurait ainsi baptisé Jésus (Marc 1,9-11). La majorité des chercheurs en déduisent donc que Jésus, avant de commencer à prêcher de son propre chef, était un sympathisant voire un disciple de Jean. À la suite de ce dernier, Jésus évoquait également l'approche d'un jugement nécessitant un repentir (Luc 11,31-32 et 13,1-5), mais au regard de beaucoup de ses paroles, il mit au final plutôt l'accent sur l'annonce du règne de Dieu.

Jésus a notamment décrit ce règne par des récits imagés, les fameuses paraboles. Une des images qui caractérise assez bien le règne de Dieu est celle de la semence qui, une fois plantée, poursuit inéluctablement son processus de croissance, comme en Marc 4,26-32 par exemple. De telles images montrent que le règne, comme une graine en germination, est à la fois déjà présent mais pas encore pleinement réalisé. Car dans certaines paroles de Jésus, le règne est déjà là (« parmi vous » en Luc 17,21), alors que dans d'autres, il n'est pas encore présent mais souhaité (« que ton règne vienne » en Matthieu 6,10). Cette dimension future du règne, ou du royaume, est souvent liée à l'image du banquet qui aura lieu à la fin des temps :

Il en viendra du levant et du couchant, du nord et du midi, pour prendre place au festin dans le Royaume de Dieu.
(Luc 13,29)

Dans le discours des béatitudes enfin, ce règne de Dieu est décrit comme particulièrement concerné

par ceux qui peinent et souffrent, notamment les pauvres :

*Heureux, vous les pauvres : le Royaume de Dieu est à vous.
Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés.
Heureux, vous qui pleurez maintenant : vous rirez.*
(Luc 6,20-21)

Bien que ce message de réhabilitation des plus démunis et de ceux qui semblent les perdants de la vie soit un programme tourné vers le futur, Jésus, par son attitude, en anticipait la réalisation. En effet, son activité de guérisseur et d'exorciste, selon ses dires, manifestait la venue du règne (Luc 11,20) ; d'autre part, il n'hésitait pas à fréquenter ceux que la société de son temps repoussait aux marges, comme par exemple les lépreux (Marc 1,40-45). Le règne annoncé serait donc pleinement réalisé dans le futur, mais il se manifeste, pour Jésus, dès à présent.

Cette conscience d'un changement imminent, et en partie déjà à l'œuvre, des données de ce monde explique le style de vie de Jésus : son détachement à l'égard des liens et des devoirs familiaux, son manque d'intérêt pour les biens économiques, son attirance pour les délaissés de la société, mais aussi l'avertissement qu'il adresse à ceux qui sont trop sûrs de leur position sociale ou religieuse. Car ceux qui auront négligé de se comporter en cohérence avec la venue déjà entamée du règne de Dieu se condamnent eux-mêmes. C'est ainsi, nous semble-t-il, que Jésus percevait le jugement à venir. Plusieurs de ses paroles semblent aller dans ce sens, comme cet avertissement adressé aux bourgades de Galilée, insensibles à la présence et au message de Jésus. Au jour du Jugement dernier, elles seront traitées avec plus de rigueur que

la ville de Sodome, image même de la dépravation (Matthieu 11,24 et Luc 10,12).

Après la mort de Jésus, les disciples qui croient en sa résurrection pensent que la fin des temps sera, en fait, inaugurée par son retour. La première lettre de Paul aux Thessaloniens, texte le plus ancien du Nouveau Testament, est écrit une vingtaine d'années seulement après la mort de Jésus. Ce passage décrit le jour final de manière très théâtrale, dans un langage apocalyptique utilisant des représentations de l'époque :

Le Seigneur, au signal donné, à la voix de l'ange, au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel : alors les morts en Christ ressusciteront d'abord ; ensuite nous les vivants qui seront restés, nous serons enlevés avec eux sur les nuées.
(1 Thessaloniens 4,16-17)

Mais le règne de Dieu se fait attendre. La seconde lettre de Pierre, écrite plus de deux générations après la mort de Jésus, explique le retard du Jugement, pourtant annoncé comme imminent, par la patience de Dieu qui veut que « tous parviennent à la conversion » (2 Pierre 3,9). Entre les années cinquante et cent s'est donc installé un dilemme pour les premiers chrétiens. D'un côté, ils attendaient une fin prochaine de l'ordre mondial et l'établissement d'un règne de Dieu qui leur rendrait justice, de l'autre, ils devaient pourtant commencer à s'assumer et à s'organiser en tant que groupe social. Alfred Loisy, exégète controversé du début du XX^e siècle, a résumé cette situation par une phrase devenue célèbre : « Jésus annonçait le Royaume et c'est l'Église qui est venue ».

Comme sans doute une bonne partie de ses contemporains, à commencer par Jean le Baptiste, Jésus croyait donc à l'arrivée imminente d'une ère

nouvelle, mais il n'a effectivement pas beaucoup insisté sur la date de la réalisation plénière de cet événement ! Il semble bien plutôt que, pour lui, cette ère était déjà en marche et que Dieu commençait déjà à régner en ce monde. Il est donc vrai que Jésus et à sa suite, le christianisme primitif, ont annoncé une fin des temps qui se fait toujours attendre. Mais c'est sans doute à la notion originale d'un règne de Dieu déjà en germe qu'on doit certaines des innovations les plus géniales de Jésus, qui ont contribué le mieux à pérenniser son message.

« Le message de Jésus se résume à la pratique d'un amour désintéressé. »

Aime et fais ce que tu veux.

Saint Augustin, *Ad Parthos*, début du v^e siècle ap. J.-C.

De nos jours, il n'est pas rare d'entendre des chrétiens affirmer qu'en fin de compte, l'essentiel, c'est d'aimer. Il est vrai que les rédacteurs du Nouveau Testament utilisent souvent les mots de la famille d'*agapè*, qui sera aussi traduit par « charité », au sens d'un amour désintéressé. En témoigne largement l'auteur de l'évangile et des épîtres de Jean : on lui doit des formules comme « Dieu est amour » (1 Jean 4,8) ou « Aimez-vous les uns les autres » (Jean 13,34). L'apôtre Paul n'est pas en reste avec son bel hymne à l'amour, qui se termine par l'évocation des trois vertus théologales : « la foi, l'espérance et l'amour », avec cette précision supplémentaire : « mais l'amour est le plus grand » (1 Corinthiens 13,13). Dès l'origine, le christianisme a ainsi mis en évidence l'importance de l'amour ; Jésus devait donc avoir un message et une attitude particuliers à ce sujet.

Les évangiles synoptiques rapportent qu'à la question de savoir quel était le premier commandement, Jésus a répondu en rassemblant deux injonctions de la Loi de Moïse, qu'on peut résumer par l'amour de Dieu et celui du prochain (Marc 12,28-34). Cette question du plus grand des commandements est interne à la pratique juive et elle semblait très discutée à cette époque, puisque les sources nous rapportent

que des maîtres juifs célèbres et presque contemporains de Jésus, comme Hillel ou Akiba, y ont répondu en des termes très semblables, en insistant notamment sur l'amour du prochain.

Le débat se complique lorsqu'il s'agit de préciser la notion de prochain. Luc met cela en évidence, en faisant suivre cette question du plus grand commandement par une autre interrogation : « Et qui est mon prochain ? » (Luc 10,29). Il introduit alors une parabole qui remonte probablement à Jésus, connue sous le titre de « parabole du bon Samaritain ». Pour la comprendre dans son contexte, il faut savoir que Juifs (de *ioudaios*, qui signifie, à l'origine, Judéen) et Samaritains (du nom de l'ancienne capitale du royaume d'Israël du Nord, Samarie) sont issus de la même tradition religieuse, qu'ils interprètent pourtant différemment, en raison notamment de parcours historiques divergents. Ils forment donc deux groupes ethniques et religieux rivaux. En milieu juif, « Samaritain » était ainsi une injure courante, synonyme d'hérétique et Jésus, par exemple, a eu droit à cette épithète malveillante, selon Jean 8,48. Que, dans une parabole, on puisse alors donner à un Samaritain le rôle exemplaire de celui qui accomplit la loi de l'amour du prochain est particulièrement provocateur pour un auditoire juif. La leçon de la parabole montre ainsi que la pratique de l'amour du prochain ne s'arrête pas aux frontières ethniques et religieuses.

Cette interprétation particulière de la figure du prochain est confirmée par d'autres affirmations de Jésus, au sujet de l'amour des ennemis :

Mais je vous dis à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. À qui te

frappe sur une joue, présente encore l'autre. À qui te prend ton bien ne le réclame pas. (Luc 6,27-31).

Cet extrait, qui se poursuit encore par d'autres injonctions du même type, est sans doute une collection de paroles de Jésus mises bout à bout au cours du processus de leur transmission, en raison de leur thématique générale : un amour démesuré envers celui qui vous accable. Elles s'inscrivent dans une attitude de non-violence, expliquée par certains commentateurs comme une réponse politique aux envahisseurs romains. C'est oublier que Jésus n'était directement confronté à ces derniers que lorsqu'il voyageait en Judée, puisque la Galilée était sous la juridiction d'Hérode Antipas. Il semble plutôt qu'un tel discours s'inscrit dans une démarche plus globale, qui exprime une considération nouvelle de l'autre, quel qu'il soit. Le concept de prochain est en effet rarement exprimé par Jésus ; dans l'ensemble des paroles qui lui sont attribuées s'affirme plus concrètement une prise en considération de chaque individu pour lui-même, dans sa propre situation. Sans vouloir être exhaustif, on peut citer : le malade ou le handicapé (Luc 7,22), le blessé (Luc 10,29-31), l'épouse répudiée (Matthieu 5,31-32) ou la femme perçue comme objet de désir (Matthieu 5,28), les enfants, peu considérés par la société antique (Marc 10,13-16), mais aussi le proche importun (Matthieu 5,42) ou avec lequel on vit un conflit (Matthieu 5,22-26).

Cette considération particulière de l'autre se fonde, dans un premier temps, sur la conception d'un Dieu qui « fait lever son soleil sur les méchants et les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Matthieu 5,45). L'attitude magnanime du créateur envers ses créatures fait écho, dans la prédication de Jésus, à celle

d'un père particulièrement généreux. Certains exégètes ont ainsi attribué le titre de parabole du « père prodigue », à celle qui est traditionnellement dite « du fils prodigue » (Luc 15,11-32). Car, dans ce célèbre récit de Jésus, le fils ne fait que dépenser ce que le père a bien voulu lui donner librement, avec prodigalité et envers toute règle de précaution. Mais, non content d'avoir laissé ce fils dilapider sa part d'héritage, le père l'accueillera à son retour - pauvre et penaud - à bras ouverts, en le rétablissant dans tous ses droits et sans aucune contrepartie. Un tel amour paternel, totalement irrationnel, est rapporté à Dieu et c'est cette représentation que Jésus a de Dieu qui fonde son rapport au prochain : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Luc 6,36).

La démesure dans l'amour ainsi prônée ne serait sans doute pas vivable, sans une autre dimension centrale du message de Jésus : sa conviction que le règne de Dieu est en train de se réaliser et que, pour ceux qui en sont conscients, les règles habituelles de comportement ne sont plus de mise puisque tout va changer. L'attitude active de non-violence (tendre la joue !) et l'amour inconditionnel de l'autre peuvent éventuellement s'expliquer par des conditions politiques ou sociales, mais la radicalité des propos n'est soutenable que dans cette perspective d'une action déjà présente et grandissante de Dieu en ce monde, à laquelle Jésus invite son auditoire à se conformer. On comprendra alors que là aussi, le christianisme a parfois eu tendance à relativiser ou à spiritualiser ces paroles devenues irréalistes, puisque le règne ne semble pas avoir progressé grandement en près de deux mille ans d'histoire. Inversement, de telles paroles ont également su encourager des chrétiens au temps des persécutions, et donner aux plus convaincus le courage de vivre le martyre en pardonnant à leurs enne-

mis, attitude qui a sans doute permis une diffusion plus rapide de cette religion que ne l'aurait fait n'importe quelle prédication.

Jésus a donc effectivement proposé un rapport différent à l'autre, fondé sur un amour qui peut être dit désintéressé, puisqu'il est précisé qu'une telle relation dépasse la communauté d'intérêts et s'étend aussi à l'étranger, au sens large du terme. Cependant, situé dans le message global de Jésus, la proposition de vivre un tel amour porte en lui le risque de la perte pour ceux qui ne savent reconnaître que le temps est venu pour s'y conformer, puisque le règne est proche. Ainsi, dans la parabole du fils prodigue, surgit en fin de récit, la figure du frère aîné qui, jaloux des prérogatives accordées à son frère, refuse d'entrer dans la logique de son père. Certains exégètes pensent qu'il s'agit là d'un ajout postérieur dû aux premiers chrétiens. Ce n'est pas sûr, car l'annonce du règne de Dieu est certes présentée comme une bonne nouvelle, mais elle peut également signifier un avertissement. En effet, si l'attitude de Jésus envers les marginaux et les défavorisés est bien en accord avec sa conception de l'amour, sa « sortie » relativement musclée contre les marchands et changeurs de monnaies du Temple (Marc 11,15-18) est l'indication qu'un tel amour ne s'accommode pas de compromis avec l'image de Dieu qu'il défend.

Le Jésus de Jacques Duquesne

En 1994, le journaliste et romancier Jacques Duquesne a suscité un vif débat dans le monde catholique français avec la publication de son *Jésus*. L'objectif du livre était de mettre à la portée des lecteurs les données de la recherche historique sur Jésus. Avec un style alerte et

vigoureux, Duquesne confronte les hypothèses d'exégètes renommés avant de donner sa propre position qui prend parfois un tour contestataire, comme si le journaliste catholique voulait secouer un peu son Église. Ainsi s'étend-il assez longuement sur le problème des frères de Jésus, qui sous-tend la question de la virginité perpétuelle de Marie, pour conclure, avec un certain nombre de spécialistes, que Jésus faisait certainement partie d'une fratrie. On comprend alors que son travail ait pu être mal reçu dans certains milieux catholiques.

Pour Jacques Duquesne, la grande originalité de Jésus réside dans son exceptionnelle intimité avec un Dieu Père. La parabole de l'enfant prodigue (Luc 15,11-32) devient alors le modèle de cette relation qui se fonde sur un amour totalement gratuit et désintéressé de Dieu pour ses enfants. Dans cette optique, les sacrifices au Temple, qui permettent au Juif croyant de se concilier la bienveillance divine, deviennent inutiles, de même que le service des prêtres. Jésus se serait ainsi mis à dos le sacerdoce dirigé par la caste des sadducéens, mais aussi la confrérie des pharisiens. Ces derniers percevaient la prétention de Jésus à une intimité profonde avec son Père céleste comme un blasphème. Enfin, le renoncement aux biens et à la violence prôné par Jésus ne favorisait pas, toujours selon Duquesne, ses relations avec les puissants. C'est ainsi que, face à des ennemis influents et puissants, se serait inévitablement scellé le sort du Nazaréen.

Cette insistance sur l'amour de Dieu envers ses créatures est certes caractéristique de l'enseignement de Jésus, mais elle se complète par l'annonce d'un règne à venir et sans doute aussi d'un jugement pour les récalcitrants. Cette dernière dimension du message de Jésus est occultée par Duquesne. Pour lui, le royaume de Dieu est d'abord une nouvelle société à construire. L'annonce d'un jugement à venir est alors en contradiction avec l'image d'un Dieu aimant et rappelle peut-être à l'auteur les souvenirs désagréables d'un catéchisme axé sur l'image d'un Dieu juge, qui punit les pécheurs.

« Jésus a prêché la liberté face aux lois et aux traditions rigides. »

Jésus n'est ni pour ni contre la loi. Il se situe autrement, avec un sens étonnant de la gratuité des dons de Dieu.

Charles Perrot, *Jésus*, 1998

Jésus est parfois décrit comme le chantre de la liberté de conscience, face aux prescriptions et institutions rigides. Cet aspect du personnage sert souvent d'argument aux mouvements contestataires, au sein même des églises chrétiennes. Le débat sur la contraception amène ainsi Françoise Verny, dans *Dieu n'a pas fait la mort* (1994) à comparer l'Église catholique - dont elle se réclame - à une « pharisienne » qui « se rêve parfaite, assemblée de parfaits ».

Il est vrai que dans les évangiles, Jésus est souvent montré comme s'opposant aux pharisiens, décrits comme des partisans farouches de la loi biblique (la *torah*), appliquée aveuglément et à la lettre. Une telle présentation des faits est à nuancer, car les rédacteurs des évangiles ont eu tendance à radicaliser la liberté qu'eut Jésus face aux croyances juives et, du coup à présenter ses opposants de manière caricaturale. À l'époque de Jésus, en effet, les pharisiens ne formaient qu'un courant juif parmi d'autres, et chacune de ces tendances proposait sa propre manière de comprendre et d'appliquer la *torah*. Le groupe pharisien était formé essentiellement de laïcs et tentait de rendre la loi praticable pour tout le peuple. Ils organisaient minutieusement la vie quotidienne selon des

préceptes d'éthique et de pureté, inspirés de ce que la *torah* préconisait avant tout pour les prêtres. Après la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains en 70, le judaïsme s'est trouvé privé du lieu central de son culte, vers où convergeaient tous les pèlerins et où se pratiquaient les sacrifices d'animaux. Les pharisiens sont alors les mieux armés et organisés pour reconstruire une vie religieuse dans des communautés dispersées, car les préceptes de la loi qu'ils ont développée permettent de pratiquer un culte au Dieu d'Israël en tout lieu. Ils deviennent, progressivement, le parti dominant dans le judaïsme en crise après 70. Un autre parti, d'origine juive et se réclamant de ce même Dieu, est cependant en pleine expansion : celui des disciples de Jésus ressuscité - ils commencent alors à s'appeler les « chrétiens ». De cette situation de rivalité, sur fond de compréhension différente de la loi, résulte une accentuation de la mise en scène négative des pharisiens par les évangiles rédigés à cette époque. Le terme pharisien est ainsi rapidement devenu un synonyme d'hypocrite.

Le respect strict du sabbat, jour de repos, et celui des règles de pureté alimentaire sont deux points de la *torah* qui ont particulièrement cristallisé cette opposition.

D'après la *Didachè*, un texte chrétien daté de la fin du I^{er} siècle, les communautés chrétiennes se rassemblaient le « jour du Seigneur » pour rompre le pain. Ce jour était sans doute « le premier de la semaine » comme le confirme le Nouveau Testament (Actes 20,7), c'est-à-dire le dimanche, jour de la Résurrection. Peu à peu, le dimanche a donc remplacé le sabbat pour les chrétiens, ce qui ne pouvait que créer des tensions avec le judaïsme. Lorsque,

dans un tel contexte, les rédacteurs des évangiles rapportent une discussion que Jésus menait sur la manière de comprendre le repos du sabbat, ils étaient bien sûr tentés de durcir le propos. Ainsi Matthieu raconte une guérison opérée par Jésus le sabbat. Il présente alors les pharisiens comme des opposants particulièrement retors qui tentent de piéger Jésus :

Or se trouvait là un homme qui avait une main paralysée ; ils lui posèrent cette question : « Est-il permis de faire une guérison le jour du sabbat ? » C'était pour l'accuser. Mais il leur dit : « Qui d'entre-vous, s'il n'a qu'une brebis et qu'elle tombe dans un trou le jour du sabbat, n'ira la prendre et l'en retirer. Or combien l'homme l'emporte sur la brebis ! Il est donc permis de faire le bien le jour du sabbat. » (Matthieu 12,10-12)

La réponse de Jésus est formée par un raisonnement typique de la littérature juive antique : au moyen de l'image d'un animal tombé dans une fosse, il est démontré qu'en cas d'urgence, une entorse au repos du sabbat est tout à fait justifiable. Ce raisonnement est également utilisé par Jésus, en Luc 13,15 et 14,5. Une telle discussion porte sur l'interprétation de la loi du sabbat, non sur sa remise en question. Dans ce cas, Jésus ne va donc pas aussi nettement à l'encontre de la coutume juive que pourrait le laisser supposer le texte de Matthieu ; celui-ci se termine par une conspiration des pharisiens « qui tinrent conseil sur les moyens de le faire périr », mais cela ne semble pas se justifier, au vu du débat décrit, qui reste interne au judaïsme.

De leur côté, les lois de pureté alimentaire sont décrites par Marc pour ses lecteurs, probablement des non Juifs, peu au fait de ces coutumes :

Les Pharisiens, comme tous les Juifs, ne mangent pas sans s'être lavé soigneusement les mains, par attachement à la tradition des anciens ; en revenant du marché, ils ne mangent pas sans avoir fait des ablutions ; et il y a beaucoup d'autres pratiques traditionnelles auxquelles ils étaient attachés : lavages rituels des coupes, des cruches et des plats.
(Marc 7,3-4)

D'autres prescriptions se rattachent encore à celles-ci, notamment liées à des tabous alimentaires interdisant la consommation du porc ou du sang, pour citer les plus connus. De telles pratiques n'ont pas été sans poser problème aux premières communautés chrétiennes où Juifs et païens étaient censés rompre le pain ensemble, à la même table. Paul rapporte à ce sujet, l'attitude de certains croyants d'origine juive, qui refusaient de manger avec des croyants d'origine païenne, par crainte d'enfreindre ces règles de pureté (Galates 2,11-14).

Pour Marc - il écrit pour un milieu d'origine païenne - les choses sont claires car, selon lui, Jésus « déclarait tous les aliments purs » (Marc 7,19). Cette remarque provient sans doute de Marc lui-même, car telle une parenthèse, elle renforce une déclaration de Jésus qui affirmait plus simplement que ce qui rendait l'homme impur était non pas ce qui provenait de l'extérieur mais ce qui sortait de son intérieur (Marc 7,15). La disposition intérieure d'une personne était dans ce cas le facteur de pureté déterminant, bien plus que la pratique de rites extérieurs. Cette conception est corroborée par l'attitude générale de Jésus qui n'a pas hésité à s'attabler avec des gens peu recommandables comme « les collecteurs d'impôts et les pécheurs », au risque de se souiller selon la loi juive traditionnelle (Marc 2,16). De même a-t-il eu

la liberté de toucher un lépreux, l'impur écarté de la société par excellence (Marc 1,41).

La raison d'être de la pratique scrupuleuse des commandements et des rites de pureté était de rendre le croyant digne d'approcher le Dieu d'Israël et de lui rendre un culte, notamment au Temple. Il semble que pour Jésus, cette conception n'était plus d'actualité, dès lors que la proximité du règne de Dieu invitait prioritairement à une conversion du cœur. La parabole dite « du pharisien et du collecteur d'impôts » (Luc 18,9-14) l'illustre de manière admirable : les deux montent au Temple pour prier, le premier se repose sur ses actes de piété conformes à la *torah*, le second exprime simplement son besoin d'être pardonné. Et c'est bien cette seconde attitude que la conclusion de la parabole cite en exemple.

Jésus n'a cependant pas directement remis en cause la *torah* qui servait à la fois de loi civile et religieuse. Il en a simplement proposé une interprétation nouvelle qui s'inscrit dans sa conviction du règne à venir. En vertu de cette vision des choses, il a effectivement fait preuve parfois d'une liberté singulière à l'égard de la notion de pureté et du respect strict du sabbat par exemple. Mais Jésus a également durci certaines exigences de la loi, particulièrement en ce qui concerne l'éthique des relations, notamment à propos de l'amour des ennemis. Ajoutons-y l'opposition résolue de Jésus à la pratique de la répudiation qui, d'après un texte de la *Torah*, en Deutéronome 24,1, est permise à tout mari découvrant « quelque chose d'inconvenant chez son épouse ». En Marc 10,3-9, Jésus réfute ce texte attribué à Moïse en déclarant que ce dernier a simplement ratifié une pratique qu'il jugeait pourtant abusive. Une autre parole de Jésus (Luc 16,18) considère tout

remariage après une séparation comme un adultère. Comme la répudiation n'était permise qu'au mari, dans la Palestine juive du I^{er} siècle, une telle disposition protège donc essentiellement l'épouse, en limitant le libre arbitre de l'époux.

La prise en compte du prochain peut ainsi être à l'origine soit d'un durcissement de la tradition légale, comme dans ce cas de la répudiation, soit de son assouplissement, lors d'une guérison effectuée un sabbat par exemple. L'annonce de la proximité du règne de Dieu relativise, pour sa part, le respect strict des règles de pureté au profit d'une accentuation de l'attitude intérieure, liée à la nécessité de la conversion.

À l'égard de la loi, Jésus est donc à la fois plus libre et plus exigeant que la majorité de ses coreligionnaires, car pour lui la loi, de même que toutes les conventions sociales, se comprend à l'aune de la proximité du règne de Dieu et de l'amour du prochain.

« Le message de Jésus a une portée universelle. »

*Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre ;
il n'y a plus ni l'homme, ni la femme ;
car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ.*

Épître de Paul aux Galates 3,28

Jésus se serait adressé à tous, sans distinction de race, de nationalité, de religion ou de sexe. Une telle idée a soutenu les velléités des missionnaires chrétiens pendant bien des siècles, à commencer par l'un des tous premiers d'entre eux, l'apôtre Paul. Nous l'avons cité en exergue et ses affirmations n'ont rien à envier à certains articles de la Déclaration universelle des droits de l'homme ! En effet, l'apôtre parle, de manière très synthétique, des oppositions religieuses, ethniques, sociales et sexuelles qui cloisonnent la société antique, pour les déclarer abrogées dans la foi commune au Christ. De Jésus lui-même, cependant, il ne nous est parvenu aucune grande déclaration allant dans ce sens, si ce n'est l'envoi en mission « à toutes les nations », mais ce dernier est formulé par le Ressuscité avec les mots des premières communautés chrétiennes (Matthieu 28,19). Pour en savoir plus, on peut néanmoins tenter de retrouver des attitudes universalistes dans ce que les sources nous rapportent de ses actes et de ses paroles.

Si, vers trente ans, Jésus abandonne la vie sédentaire et la sécurité d'un clan familial, il ne vit pas seul pour autant. Disciples, apôtres ou sympathisants

gravitent autour de lui. Ils forment une nébuleuse relativement difficile à cerner, que la recherche actuelle appelle parfois le « groupe Jésus ». Il semble bien que Jésus, comme tout maître juif, a des disciples choisis et attirés, du moins c'est ce que les récits de vocation laissent entendre (Marc 1,18-20 et 2,14). Au sein de ce groupe figurent également des femmes - des textes comme Luc 8,1-3 et Marc 15,40-41 en nomment un certain nombre et précisent qu'elles accompagnaient Jésus dans son itinérance. Il est difficile de récuser ces informations qui, dans la mentalité patriarcale de l'Antiquité, n'apportaient aucun bénéfice à l'image du christianisme.

Il y avait donc, dans ce groupe de sympathisants autour de Jésus, une certaine diversité qui, soit dit en passant, ne devait pas être facile à gérer ! Nous en savons malheureusement trop peu sur la composition exacte de ce groupe et les données sont faussées par la conception de la vie communautaire des rédacteurs des évangiles. Quoi qu'il en soit, il reste que le groupe autour de Jésus était relativement hétérogène et qu'il n'y avait pas de conditions particulières pour y entrer, si ce n'est celle de se mettre à la suite du maître. Cet accent mis sur la liberté de décision individuelle est, de nos jours, compris comme un principe fondateur de la dignité humaine par les théologiens spécialisés en éthique.

En ce qui concerne son auditoire, il semble, de prime abord, que Jésus s'adressait essentiellement aux gens du peuple, comme en témoignent les nombreuses paraboles et images des évangiles tirées d'une vie quotidienne rurale et simple. Son attention se porte souvent vers les plus démunis : « les pauvres », « les affamés » et ceux qui « pleurent », précisent les trois

premières béatitudes (Luc 6,20-21). Le souci pour le nécessaire, le repas et l'habit, est sans doute au centre des préoccupations de ceux qui l'écoutent, car il leur est affirmé que leur Père (Dieu) sait de quoi ils ont besoin et qu'en cherchant le Règne, ces choses leur seront données par surcroît (Luc 12,29-31).

Mais cela n'a pas empêché Jésus de frayer avec les riches et aujourd'hui, certains chercheurs pensent même que c'était une nécessité pour la survie économique de son groupe. Parmi ces nantis, des gens sans doute très respectables ont accueilli Jésus dans leur maison, dont certains pharisiens, bien que Luc soit le seul à rapporter ce trait, c'est assez original pour être souligné (Luc 7,36 ; 11,37 et 14,1). Des collecteurs d'impôts, appelés aussi les publicains, ont également accueilli Jésus à leur table. Cette dernière catégorie de gens fortunés était généralement peu appréciée, puisqu'elle était non seulement soupçonnée de profiter des levées de taxes pour s'enrichir illégalement, mais aussi de participer à l'enrichissement de l'empire romain, même si en Galilée, cela se faisait par l'intermédiaire du gouvernement d'Hérode Antipas. Les évangiles rapportent d'ailleurs qu'un des disciples de Jésus, Lévi, était issu de ce milieu (Marc 2,14). Le récit de l'appel de ce dernier est d'ailleurs couplé avec une scène où l'on reproche à Jésus de manger avec des publicains et des pécheurs ; il répondra qu'il n'est pas à la recherche des justes mais des pécheurs (Marc 2,15-17). Cette expression « publicains et pécheurs » reviendra plusieurs fois dans les évangiles. Elle met en évidence et l'attention portée par Jésus à ces catégories, et l'accueil qu'elles lui ont réservé. Le terme de pécheur est assez général, mais il semble que dans le contexte de Jésus, il désignait des Juifs peu respectueux de leur tradition religieuse et menant une vie

en contradiction avec ses principes élémentaires. La position des publicains, à la fois voleurs et asservis à la force occupant la terre sainte, illustre bien cette notion de pécheur. Par ailleurs, l'expression « publicains et prostituées », trouvée en Matthieu 21,31-32, remplace le terme de « pécheur » par celui de « prostituée » où dans ce cas aussi, le genre de vie s'inscrit en faux par rapport à l'idéal de la loi juive.

Il semble donc que Jésus voulait adresser son message à l'ensemble de son peuple (Matthieu 10,5-7) et que, pour lui, toutes les catégories sociales et religieuses étaient concernées par la venue du règne de Dieu. Celui-ci devait former ainsi une nouvelle chance pour tous ceux qui jusqu'à présent étaient restés, ou laissés, à la périphérie de la foi juive. En ce sens, il est donc juste d'affirmer que dans la prédication et l'attitude de Jésus transparaît un certain sens de l'universalité et de l'égalité de tous devant Dieu et face à l'établissement de son règne. Cependant, Jésus s'adressait prioritairement à ses coreligionnaires et si les évangiles le présentent parfois comme fortement concerné par le salut des « nations » - terme biblique qui désigne les non-Juifs - c'est parce que ces textes ont été écrits dans des communautés chrétiennes comportant une part importante de païens convertis au Christ. Elles ont donc relu la mission de Jésus à la lumière des expériences des premiers missionnaires de l'église primitive en terres païennes. Cela ressort particulièrement de la lecture de l'évangile de Marc, qui joue sur la portée symbolique des lieux géographiques. Jésus y est présenté comme outrepassant assez régulièrement les frontières traditionnelles de la terre sainte, et il aurait ainsi posé les premiers jalons d'une mission envers les nations. Il se serait déplacé près de Tyr, dans le Liban actuel (Marc 7,24-30) ; il

aurait également traversé le lac de Galilée pour se rendre en terre païenne et y exorciser un possédé notoire (Marc 5,1-20).

Ces interprétations post-pascales de la mission de Jésus ne sont cependant pas privées de tout fondement historique. Il semble, en effet, que si l'homme de Nazareth ne se sentait pas directement concerné par les païens, on trouve pourtant dans les évangiles et à plusieurs reprises, les traces d'un raisonnement de Jésus qui, face à l'incrédulité des siens, mettait en avant l'attitude de païens plus réceptifs qu'eux (Matthieu 8,5-13 et Luc 11,31-32, par exemple). Le message de Jésus n'avait pas une portée universelle immédiate, il contenait cependant en germe un certain nombre de données, qui ont sans doute contribué à favoriser une perception plus fraternelle de l'humanité.

L'IDENTITÉ DE JÉSUS

« Jésus était le Messie attendu par les Juifs. »

*Depuis plus de 4 000 ans,
nous le promettaient les prophètes.*

Cantique de Noël français traditionnel, anonyme

Il est courant de présenter Jésus comme le Messie attendu par les Juifs puisque annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament. Dans l'évangile de Jean, les premiers disciples de Jésus s'adressent à leurs proches : « Nous avons trouvé le Messie (...) celui de qui il est écrit dans la Loi de Moïse et dans les prophètes » (Jean 1,41 et 45). Se posent alors deux questions : d'une part, la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire l'Ancien Testament, annoncent-ils effectivement un messie ? Et d'autre part, le judaïsme du temps de Jésus attendait-il impatiemment ce messie ?

Le titre de *christos* (Christ), attribué massivement à Jésus par les écrits du Nouveau Testament, est la traduction directe du terme hébreu *mashiha*, qui donnera « messie » en français et signifie littéralement « l'oint ». Dans l'Ancien Testament, l'onction au moyen d'une huile versée ou appliquée sur la tête de l'élu était un geste symbolique, pour signifier l'intronisation dans une fonction de roi, de prêtre ou, plus rarement, de prophète. Ainsi le prophète Samuel est-il envoyé pour oindre le jeune David, et bien que le roi Saül règne encore à ce moment-là, le roi potentiel, choisi par Dieu et sur lequel reposera son esprit sera désormais David (1 Samuel 16). La figure du roi

David sera sans doute celle qui aura le plus influencé la notion d'un messie politique, qui installerait un règne de justice favorable aux fidèles de Dieu. La raison en est la promesse faite à David d'une dynastie éternelle (2 Samuel 7,16). Elle sera reprise par divers textes prophétiques comme, par exemple, le poème d'Isaïe 11 sur l'arbre de Jessé, père de David :

*Un rameau sortira de la souche de Jessé,
un rejeton jaillira de ses racines.
Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur :
esprit de sagesse et de discernement,
esprit de conseil et de vaillance,
esprit de connaissance et de crainte du Seigneur. (...)
Il jugera les faibles avec justice,
il se prononcera dans l'équité envers les pauvres du pays.
(Isaïe 11,1-4)*

Cet espoir en un roi-messie juste, choisi par Dieu et issu de la descendance davidique explique l'importance que les premiers chrétiens, surtout lorsqu'ils étaient issus du milieu juif, accordaient à la généalogie de Jésus. Ce dernier est, en effet, présenté comme un descendant de David (Matthieu 1,1-17 ; Actes 2,29-31), puisque son père légal, Joseph, est issu de cette lignée.

Cependant, le terme « messie » est étonnamment peu employé dans les textes juifs proches de l'époque de Jésus. Il faut aller jusque du côté des célèbres textes de Qumran, découverts dans des grottes du désert de Judée en 1947, pour lire quelque chose concernant l'attente d'un messie. La *Règle de la communauté* trouvée dans la grotte I et datée du 1^{er} siècle av. J.-C. précise, par exemple, que l'obéissance aux prescriptions de la Loi devra se poursuivre jusqu'à « la venue du

Prophète et des Oints (Messies) d'Aaron et d'Israël » (9,11 ; trad. A. Dupont-Sommer). Le rédacteur de ce texte prévoyait donc qu'à la fin des temps surviendraient les trois figures messianiques du prophète, du prêtre et du roi. Vers la même époque, est composé un recueil de prières conclu par deux importants psaumes qui célèbrent le jour où Dieu suscitera son Messie, un roi de la lignée de David. D'après ces textes, il fera fuir les païens de Jérusalem, réprimera les pécheurs et instruira les hommes pour une vie juste (*Psaumes de Salomon* 17 et 18). Ces quelques passages, sans doute écrits dans des milieux particuliers, ne suffisent pas à prouver qu'en général les Juifs de l'époque de Jésus attendaient un Messie.

Ces dernières années, les historiens ont rappelé qu'à l'époque trouble de la mort d'Hérode le Grand (en 4 av. J.-C.), plusieurs mouvements de révoltes et de sédition se sont déclarés autour de rois autoproclamés. En 93 ap. J.-C., Flavius Josèphe, au livre XVII des *Antiquités juives*, cite trois de ces prétendus rois : Judas, qui s'empara de Sepphoris, alors ville centrale de la Galilée, Simon de Pérée, qui pillait et brûla le palais royal de Jéricho en Judée et, enfin, Arthrongès qui osa s'attaquer à tout un détachement de la légion romaine. Ces mouvements furent tous, à plus ou moins brève échéance, réprimés par l'armée romaine. Flavius Josèphe ne parle pas à leur sujet de tendances messianiques, néanmoins la figure d'un chef de bande révolté, conspirant contre un pouvoir impie et injuste n'était pas sans rappeler le modèle même du roi-messie qu'était David. Lui aussi nous raconte le premier livre de Samuel, était au départ un chef de bande, en fuite devant le roi officiel, Saül. Cette similitude peut alors expliquer l'aura de tels leaders auprès du peuple. Ce dernier n'était donc pas insen-

sible à l'espoir de la venue d'un messie, qui viendrait rétablir Israël dans sa dignité de peuple élu et souverain. Cependant, on est loin d'une attente exacerbée que la venue de Jésus aurait comblée.

Encore une fois, ce n'est qu'après coup que les chrétiens ont commencé à relire les textes de l'Ancien Testament pour y découvrir des allusions et des prophéties sur Jésus. En narrant l'épisode des disciples d'Emmaüs, Luc met en récit ce processus. Il oppose ce que les deux disciples ont retenu du parcours de Jésus et ce que le Ressuscité leur en expliquera.

**La version des disciples
présentée par Luc**
(Luc 24, 19-21)

Ce qui concerne Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple : comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié ; et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël.

**La relecture par le
Ressuscité**
présentée par Luc
(Luc 24, 25-27)

Et lui leur dit : « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ (le Messie) souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait.

La version des deux disciples sur le chemin d'Emmaüs présente Jésus comme un prophète qui, par son parcours remarquable, a fait naître l'espérance en un libérateur, un messie ; mais finalement, il décevra toutes les attentes puisqu'il sera éliminé par le pouvoir en place. La relecture de cette fin tragique par le Ressuscité met, elle, en évidence que ce qui semble être le signe de l'échec est, à la lumière des textes de l'Ancien Testament, une confirmation que Jésus est bien le Christ, le Messie. Il y a sans doute ici

une allusion à des textes du livre d'Isaïe (Isaïe 52-53), qui mettent effectivement en scène un serviteur de Dieu souffrant, méprisé des hommes mais finalement réhabilité par Dieu. Le signe de reconnaissance du messie est, dans une telle compréhension, l'humiliation ou la souffrance et on est là très loin de l'image du roi-messie. Luc, le rédacteur, serait d'ailleurs bien en peine de trouver des références aussi nombreuses que précises dans les livres de l'Ancien Testament qui aillent dans ce sens. Mais cela lui importe peu car il veut surtout montrer que toute l'Écriture se lit, désormais, en référence au Christ mort et ressuscité.

Les rédacteurs des évangiles attribuent donc à Jésus le titre de Messie ou Christ de manière assez évidente et naturelle, car cela confortait leur foi et celle de leurs lecteurs. Les quelques textes des évangiles où Jésus se pare lui-même de ces titres se lisent alors comme des confessions de foi chrétiennes déjà bien élaborées. Un passage majeur est celui de Jésus face au Grand Prêtre, lors de son audition, avant d'être déféré à Pilate :

De nouveau le Grand Prêtre l'interrogeait ; il dit : « Es-tu le Messie, le Fils du Dieu béni ? » Jésus lui dit : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant avec les nuées du ciel ». (Marc 14,61-62)

Les caractères en romain signalent deux citations de l'Ancien Testament tendant à prouver que la résurrection de Jésus, sa position à la droite de Dieu et son retour prochain ont été annoncés dans les Écritures. Ce sont des lieux communs de la réflexion théologique des toutes premières églises chrétiennes,

de même que les titres de « Fils de Dieu » et « Christ » donnés à Jésus. Il est donc peu probable que Jésus lui-même ait donné une réponse aussi élaborée, d'ailleurs Matthieu et Luc, qui ont sûrement repris ce texte de Marc, évitent le « Je le suis » de Jésus, dans leur version (Matthieu 26,64 et Luc 22,67-68). Probablement ont-ils essayé de respecter le souvenir d'un Jésus réticent à se parer du titre de Messie.

À l'époque de Jésus, rares sont les textes juifs qui attestent de l'attente d'un Messie. La situation politique favorisait cependant la nostalgie populaire d'un messie-roi qui, comme David en son temps, rétablirait l'indépendance d'Israël. Jésus semblait, lui, plutôt enclin à éviter d'être assimilé à une telle figure. Ce n'est qu'après l'expérience de sa mort-résurrection que ses disciples ont relu son itinéraire à la lumière des textes de l'Ancien Testament, pour y découvrir la trajectoire d'un Messie souffrant injustement puis rétabli par Dieu. Jésus était donc présenté comme le Messie attendu par les Juifs, surtout par les premiers chrétiens.

Jésus fut le premier chrétien

Cité souvent comme figure fondatrice du christianisme, il semble évident de présenter Jésus comme le premier chrétien. Mais Jésus n'était pas chrétien ! C'était un Juif de Galilée. Le terme de « chrétien » ne serait apparu, d'après le récit des Actes des apôtres, qu'une quinzaine d'années après la crucifixion de Jésus, hors de Palestine, à Antioche, en Syrie actuelle. En cette ville importante de l'empire, pour la première fois, un nombre conséquent de non-Juifs se seraient convertis au message des disciples de Jésus. Se posait alors à la jeune église la question de savoir si on

pouvait être disciple de Jésus sans être Juif, car jusqu'à ce moment, l'écrasante majorité du groupe était d'origine juive et semblait respecter l'essentiel des préceptes de la Loi. Ce groupe professait la Résurrection de Jésus de Nazareth, se considérait et était sans doute considéré comme un nouveau courant du judaïsme, plus ou moins bien toléré par les autorités juives de Jérusalem. Voilà cependant qu'à Antioche, des Grecs, c'est-à-dire des non-Juifs, en grand nombre « se tournèrent vers le Seigneur, en devenant croyants » (Actes 11,21). La communauté d'Antioche, composée de Juifs et de païens, formait ainsi un groupe inclassable selon les catégories traditionnelles de Juifs ou de Grecs. Il fallut donc inventer une nouvelle dénomination :

Et c'était à Antioche que, pour la première fois le nom de « chrétiens » (christianoï) fut donné aux disciples. (Actes 11,26)

Christianoï donnera donc « chrétiens » en français et provient, évidemment, de *christos* (Christ), le titre donné à Jésus, littéralement « celui qui a été oint ».

Le terme de chrétien n'est utilisé que trois fois dans le Nouveau Testament et dans des textes assez tardifs, comme les Actes ou la première épître de Pierre. Il ne s'est donc imposé que progressivement et au témoignage des plus anciens textes (les épîtres de Paul). Les chrétiens s'appelaient entre eux « frères » ou « saints », c'est-à-dire ceux qui sont consacrés à Dieu, ou encore « disciples ». L'hypothèse est parfois émise que le vrai fondateur du christianisme serait non pas Jésus, mais l'apôtre Paul, puisque c'est lui qui aurait finalement jeté les fondements de la nouvelle religion.

Dans cette hypothèse, on oublie cependant que Paul n'était qu'un apôtre parmi d'autres, celui dont on possède certes le plus de lettres - son opinion semble donc aujourd'hui majoritaire - mais il n'en était sans doute pas ainsi à son époque. Sa correspondance le prouve d'ailleurs,

puisqu'il s'y montre en tension permanente avec d'autres groupes de missionnaires. Dès l'origine donc, le christianisme s'est construit dans une certaine diversité, non sans tensions et conflits, mais autour d'un même acte de foi : Jésus de Nazareth le crucifié est ressuscité et il est Christ et Seigneur. C'est donc bien en Jésus que le christianisme reconnaît son fondateur, même si lui-même était un Juif.

« Jésus fut un révolutionnaire, et le premier féministe de l'Histoire. »

*Jésus et son mouvement ont libéré les plus déshumanisés
et les victimes des puissances maléfiques,
contribuant ainsi implicitement au renversement
des structures patriarcales androcentriques
et économiques.*

Élisabeth Schüssler Fiorenza, *En mémoire d'elle*, 1986

De nos jours, Jésus est assez facilement perçu comme un révolutionnaire au grand cœur, une sorte de Robin des bois ou de Che Guevara du I^{er} siècle, prêt à défendre la cause de la veuve et de l'orphelin. C'est ainsi que récemment, un roman à succès international, le très discuté *Da Vinci Code* de Dan Brown, affirme sans ambages que « Jésus était un féministe avant l'heure ». Plus sérieusement, depuis les années soixante s'est développé un courant de réflexion et d'action politique dans des milieux catholiques des pays d'Amérique latine, éprouvés par des dictatures militaires. Ainsi s'est construite une « théologie de la libération » qui, face aux injustices sociales flagrantes, s'appuie sur l'image d'un Jésus proche des pauvres et favorable à une révolution sociale. Beaucoup de théologien(ne)s féministe(s) nord-américaine(s) comme Élisabeth Schüssler Fiorenza ou Letty Russel, s'inscrivent elles aussi dans cette démarche, puisque parmi les défavorisés, disent-elles, on trouve toujours une majorité de femmes. À l'origine de telles idées sur un Jésus contestataire et féministe, l'historien trouve effectivement quelques données

assez solides. Il faut d'abord les décrire, avant de les resituer, prudemment, dans le contexte social et politique de l'époque et par rapport au message central de Jésus.

L'intérêt de Jésus pour les délaissés de la société, aussi bien du point de vue économique que religieux, est indéniable - son attention aux pauvres, aux malades et aux enfants et la notion d'amour du prochain le prouvent. Revenons ici, plus particulièrement, sur son rapport aux femmes. Jésus est le seul orateur de l'Antiquité dont on sait qu'il a non seulement parlé des femmes, mais qu'il s'est aussi adressé à elles. Parmi ses paraboles, un certain nombre de personnages féminins sont mis en exergue comme, par exemple, cette veuve qui par sa persévérance a su faire plier un juge injuste (Luc 18,2-8). Ensuite, plusieurs des images qu'il emploie ont été transmises sous la forme de discours mettant en parallèle un personnage masculin et un personnage féminin. Ainsi, pour spécifier la situation de chacun à la fin des temps, Jésus met en scène hommes et femmes à leurs tâches traditionnelles, chaque auditeur et chaque auditrice pouvant ainsi s'identifier aux individus mis en scène :

Alors deux hommes seront aux champs : l'un est pris, l'autre laissé ;

deux femmes en train de moudre à la meule : l'une est prise, l'autre laissée. (Matthieu 24,40-41)

D'autres paraboles utilisent encore ce procédé de mise en parallèle ; citons, à titre d'exemple, la parabole de la brebis perdue par un berger, couplée à celle de la drachme perdue par une femme (Luc 15,3-7).

Des femmes étaient membres du groupe autour de Jésus, de même certaines ont été les premiers témoins de la Résurrection (Matthieu 28,8-10 ; Luc 24,8-11 ; Jean 20,11-18) - chose remarquable à une époque où le témoignage des femmes n'avait aucune valeur juridique. Par ailleurs, les textes des évangiles laissent transparaître que Jésus a guéri et approché un certain nombre de femmes, même lorsqu'elles avaient une réputation douteuse ou étaient en situation d'impureté rituelle. Le récit de l'onction de Jésus, au moyen d'un parfum coûteux, par une femme (Marc 14,3-9) ou celui d'une épouse adultère sauvée de la lapidation par son intervention (Jean 8,1-11) nous sont parvenus assez retravaillés par ceux qui les ont transmis et finalement mis par écrit, mais ils reposent sans doute aussi sur un engagement concret de Jésus envers les femmes.

Pour un membre de la société proche-orientale antique, d'orientation nettement patriarcale, ce constat d'ensemble est assez remarquable. Pourtant, Jésus n'a jamais explicitement abordé la condition féminine, si ce n'est pour interdire la répudiation abusive des épouses (Luc 16,18 et Marc 10,2-9). Il est d'ailleurs difficile de penser qu'un personnage du I^{er} siècle ait pu avoir conscience de ce qu'on appelle aujourd'hui l'émancipation des femmes. Il faut donc resituer cette attitude originale de Jésus dans son message d'ensemble en faveur des défavorisés et des sans droits, les « petits » de son temps et de sa société, y compris les femmes.

Cette attention aux délaissés pourrait finalement être comprise comme un programme politique et révolutionnaire. D'autant plus que le contexte politique et social de la Palestine du I^{er} siècle s'y prêtait.

En effet, sous l'administration romaine directe, les Juifs de Judée souffraient à la fois de la pression fiscale, du déshonneur national de vivre au contact de païens et de voir leur religion en danger. En Galilée, le gouvernement par Hérode Antipas évitait à la population le contact direct avec l'occupant, mais la population n'en était pas moins opprimée par les impôts et confrontée aux Romains lors des pèlerinages au temple de Jérusalem, en Judée. Cette situation a provoqué à intervalles réguliers des crises assez graves entre Juifs et Romains - insurrections et brigandages après la mort d'Hérode, refus de payer les impôts une dizaine d'années plus tard, abus et provocations des préfets romains, notamment de Pilate - qui aboutiront finalement à la grande révolte de 66 à 74, pendant laquelle le Temple de Jérusalem sera rasé par les armées impériales.

Ce contexte tendu favorisait donc les appels à la révolution et cette situation s'accorde avec les textes des évangiles, qui montrent Jésus obligé de se prémunir contre l'enthousiasme révolutionnaire de certains de ses disciples, ou même de foules enthousiastes qui voulaient le faire roi (Jean 6,15). Le motif de condamnation affiché sur la croix de Jésus mentionnait le titre de « Roi des Juifs » (Marc 15,26), ce qui était effectivement une atteinte à la souveraineté de César et justifiait la peine de mort, dans le cadre de la répression des rebelles juifs contre Rome. Pourtant l'éthique de Jésus, telle que nous l'avons décrite à propos de l'amour des ennemis par exemple, ne permet pas de l'assimiler à un groupe politique armé. Il faut donc chercher les raisons de sa mort ailleurs que dans la révolte ouverte contre Rome. D'ailleurs, différentes paroles de Jésus expriment sa volonté de ne pas se mêler de luttes poli-

tiques. Ainsi, lorsqu'il est mis en demeure de se positionner par rapport à l'impôt dû à César, il aura cette réponse devenue proverbiale : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (Marc 12,17). De même, à ceux qui le préviennent des mauvaises intentions d'Hérode Antipas à son égard, il précise que son itinéraire se terminera non en Galilée - sous la juridiction d'Antipas - mais à Jérusalem, la capitale religieuse, « car il n'est pas possible qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (Luc 13,33).

Cette dernière sentence laisse donc entendre que la cause première de la mort de Jésus n'est pas à chercher d'abord dans un projet politique et révolutionnaire, mais dans une mission prophétique et religieuse. La lecture libérale qu'avait ce « prophète » de certains aspects rituels du judaïsme lui aura sans doute valu des inimitiés, mais c'est plus probablement son intervention au Temple, lieu hautement symbolique pour tout le peuple et siège du pouvoir religieux, qui aura renforcé la détermination des autorités à s'emparer de son cas. En Marc 11,15-18, on voit en effet Jésus chasser ceux qui pratiquaient un commerce dans la grande cour du Temple, et « renverser les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes ». Ces métiers étaient nécessaires à la pratique du culte, pour permettre les offrandes en argent et les sacrifices d'animaux ; s'y attaquer avec une détermination aussi démonstrative signifiait donc une opposition claire au système cultuel du Temple. Le texte de Marc 11,15-18 reste cependant difficile à interpréter. Peut-être faut-il y voir une volonté, de la part de Jésus, de montrer que face au règne de Dieu en marche, certaines pratiques cultuelles n'avaient plus lieu d'être.

Jésus n'aura donc pas été un révolutionnaire au sens social et politique du terme. Il ne prônait pas la violence armée, n'avait pas de prétentions politiques, ni de programme de défense des pauvres ou des sans droits comme les femmes ou les esclaves. Pourtant, il a accordé une attention particulière aux plus défavorisés et diffusé la promesse d'un retournement de situation pour eux, à la faveur de la venue du règne de Dieu. Cette orientation de l'action de Jésus est accentuée et décrite plus explicitement par l'évangéliste Jean, dans son rapport de l'interrogatoire par Pilate :

Es-tu le roi des Juifs ? (...)

- Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais ma royauté maintenant, n'est pas d'ici. (Jean 18,33-36).

Le Jésus de Dan Brown

Dan Brown a centré son *Da Vinci Code* sur une idée clé : le Saint-Graal, le calice de la légende arthurienne que le Christ aurait utilisé lors de la dernière cène, n'est qu'un symbole. D'après lui, il représente le principe féminin, incarné à l'époque par Marie-Madeleine. Cette dernière aurait en effet été la compagne de Jésus et lui aurait donné une progéniture dont la lignée se serait maintenue jusqu'à nos jours, au sein d'une société secrète.

D'après l'avant-propos du *Da Vinci Code*, cette version rocambolesque de la vie de Jésus s'appuie sur la description de documents « avérés ». Parmi eux, apprend-on ensuite de la bouche d'un des personnages du roman, on trouverait des évangiles apocryphes brûlés au IV^e siècle par l'empereur Constantin qui, « pour unifier Rome sous la bannière d'une seule religion » aurait « commandé et

financé un Nouveau Testament qui excluait tous les évangiles évoquant les aspects humains de Jésus ». Les évangiles apocryphes et les textes de Qumran seraient alors, toujours d'après Dan Brown, des survivants de cet autodafé et permettraient, aujourd'hui, de reconstituer l'histoire originelle de Jésus.

Par malchance pour Dan Brown, les textes de Qumran ne parlent jamais de Jésus et la majorité des évangiles apocryphes connus à ce jour décrivent un Jésus dont les traits divins ou fantastiques sont accentués par rapport à celui des évangiles synoptiques. Le *Da Vinci Code* se réfère notamment aux parchemins coptes de Nag Hammadi, dont l'évangile de Thomas. Ce dernier se termine pourtant par ces mots de Jésus au sujet de Marie Madeleine : « Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume de Dieu ». Le féminin est ici radicalement nié alors que selon Dan Brown, dans ces récits, des affirmations prouveraient le contraire.

Toutes les hypothèses sur Jésus et la formation des évangiles, échafaudées par l'auteur, peuvent ainsi être démontrées par la simple lecture des documents sources cités, ou encore par le recours à une encyclopédie d'histoire. Malgré cette évidente faiblesse de tous les arguments présentés, il y a eu un débat médiatisé à la sortie du livre en France. Preuve que l'idéologie prend bien souvent le pas sur une vérification sérieuse des faits présentés. Cette dernière opérée, il ne reste plus grande matière à discussion, hormis les éventuelles qualités littéraires du roman.

« Jésus était un sage ou un prophète comme les autres. »

Vers le même temps, vint Jésus, homme sage.

Flavius Josèphe, Antiquités juives, 93 ap. J.-C.

Jésus était-il un maître de sagesse qui enseignait un art de vivre et une philosophie de l'existence ? Ou alors, Jésus était-il un prophète qui, comme tout prophète, aurait transmis un message original de Dieu ? Cette hypothèse aurait peut-être le mérite de mettre les religions monothéistes d'accord. Dans le Coran par exemple, Jésus est effectivement considéré comme un prophète (Sourate 19,31) ; la révélation définitive et complète y est cependant réservée au prophète Mahomet.

Il est vrai que la tradition juive et israélite dont est issu Jésus, connaissait bien la figure du sage, comme en témoignent les livres dits « sapientiaux » de l'Ancien Testament, où se rencontrent divers proverbes, réflexions et paraboles. Une bonne partie des paroles et des sentences qui nous restent de Jésus peut effectivement être classée dans ce genre « sagesse ». On ne peut d'ailleurs évoquer la figure de Jésus sans citer ses paraboles, particulièrement nombreuses - on en dénombre plus de quarante dans l'ensemble des évangiles. En général, la parabole, brève histoire tirée de la vie quotidienne, a comme objectif de rendre intelligible ce que l'auditoire ne perçoit pas à première vue. Souvent, Jésus utilise les paraboles pour illustrer la manière dont adviendra le règne de Dieu - en

Matthieu 13, on en trouvera sept de ce type. D'autres servent à décrire la personnalité particulière et inattendue du Dieu de miséricorde annoncé par Jésus comme, par exemple, les quatre paraboles de Luc 15.

À l'instar des anciens sages d'Israël, Jésus emploie également le proverbe ou la maxime pour convaincre son auditoire : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin mais les malades » (Marc 2,17). Il semble avoir eu un goût tout particulier pour les formulations paradoxales, appelées aussi antithétiques : « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers » (Matthieu 19,30 et 20,16). La nature perçue comme création de Dieu fournit, elle aussi, un certain nombre d'images prêtant à réflexion, sur l'inutilité des soucis par exemple : « Observez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier et Dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que les oiseaux ! » (Luc 12,24).

De telles images et maximes ont été rapprochées de celles qu'utilisaient, vers la même époque, des philosophes itinérants disciples de Diogène (vers 410 - vers 323 av. J.-C.). Sa légende dit qu'à l'époque d'Alexandre le Grand, il vivait dans un tonneau et prônait une vie dépouillée et sans souci. Il stigmatisait les complications de la vie sociale avec une ironie mordante, d'où le nom de cynique (*kunikos* signifie semblable au chien) donné au courant philosophique dont il est la figure de référence. À partir du 1^{er} siècle, cette philosophie et l'art de vivre marginal qui en résulte reviennent en force, comme une sorte de mouvement de contestation pacifique du strict ordre social romain. Les philosophes cyniques se laissaient pousser cheveux et barbe et cheminaient en groupes

composés d'hommes et de femmes ; ils allaient de ville en ville pour haranguer les foules et leur proposer une vie sans travail, ni souci, ni règle morale contraignante. En cela, ils se rapprochaient de certains aspects du discours de Jésus qui, lui aussi, encourageait ses disciples à ne pas s'inquiéter du lendemain et à laisser leur cadre social et familial pour aller à sa suite. Certains chercheurs ont ainsi vu en Jésus un philosophe itinérant, plutôt qu'un prophète ou prédicateur juif. Ils omettent de préciser cependant que si Jésus savait lui aussi provoquer, ce n'était pas tant en balayant les principes moraux ou sociaux qu'en les resituant dans une exigence nouvelle, celle du règne de Dieu à venir. Ainsi, lorsque, à l'exemple des oiseaux et des fleurs, qui ne travaillent pas et pourtant sont nourris par Dieu, Jésus invite ses auditeurs à ne pas s'inquiéter de ce qu'ils mangeront et boiront ; il ne le fait pas d'abord en vertu d'un mépris de l'éthique du travail, mais en définitive, au nom d'une tâche plus urgente à réaliser : « Cherchez plutôt son Royaume et cela vous sera donné par surcroît » (Luc 12,31). En cela, il se distingue bien évidemment du cynique, mais aussi du sage biblique qui lui, recherche plutôt la pondération et l'équilibre que l'extrême exigence.

La sagesse trouvée chez Jésus était donc toujours orientée vers un bouleversement proche : la venue du règne de Dieu. Pour le sage, la réflexion et la pratique de la sagesse permettent de se rapprocher de Dieu ou d'un état de perfection. Pour Jésus, au contraire, c'est le message de la proximité du règne de Dieu qui va susciter une certaine vision de la vie.

Cette orientation vers un futur venant de Dieu donne au message de Jésus une allure prophétique

indéniable. Il semble d'ailleurs que Jésus lui-même ait perçu sa mission comme telle, puisque c'est ainsi qu'il la définit à l'intention d'Hérode Antipas (Luc 13,33). Ce sens prophétique de son ministère est corroboré par la perception que ses contemporains avaient de lui. Ainsi en Marc 6,14-16 et 8,27-28 sont mentionnées les identités qui auraient été attribuées à Jésus en son temps : toutes se réfèrent à des prophètes de l'Ancien Testament et à Jean le Baptiste, lui aussi perçu comme une figure prophétique.

Le message de Jésus, résolument tourné vers le futur avec l'annonce d'un règne de Dieu à venir, mais aussi les exorcismes et guérisons qu'il pratiquait permettent donc de le rapprocher des prophètes de l'Ancien Testament et, plus particulièrement, d'Élie. Ce dernier était également réputé pour les prodiges qu'il opérait et avait cette particularité de ne pas être mort, mais d'avoir été emporté auprès de Dieu dans un char de feu (2 Rois 2). Une épopée qui inspirera une croyance au retour d'Élie avant la fin des temps, comme le prédit Malachie, l'un des tous derniers prophètes de l'Ancien Testament : « Voici que je vais vous envoyer Élie, le prophète, avant que ne vienne le jour du Seigneur, grand et redoutable » (Malachie 3,23). Les évangiles gardent la trace d'une discussion autour de l'identification de cet Élie des derniers temps - serait-ce Jésus ou Jean ? Afin d'éviter toute confusion, une partie au moins de la tradition chrétienne attribuera ce rôle à Jean le Baptiste (Matthieu 11,14 et 17,13), qui deviendra de la sorte le « précurseur » du Christ.

La figure de Jésus correspondrait, en définitive, assez bien à celle d'un prophète, s'il n'y avait pas dans certaines de ses affirmations la trace d'une autorité

et d'une liberté qui dépassent les limites du rôle prophétique. Dans la recherche sur Jésus, c'est devenu un lieu commun de dire que le prophète de l'Ancien Testament débute son message par : « Ainsi parle le Seigneur », alors que Jésus commence bon nombre de ses déclarations par : « En vérité je vous le dis ». La formule d'introduction de cette sentence, avec « je », est très fréquente et même si les évangélistes ont, sans doute, succombé à la tentation de multiplier cette formulation très solennelle pour asseoir l'autorité de Jésus, il en reste l'auteur. Elle montre chez l'homme de Nazareth une certaine prétention qui dépasse celle d'un simple messenger de Dieu, que ce soit un sage ou un prophète, comme le sous-entend assez finement cette autre déclaration de Jésus :

Lors du jugement, les hommes de Ninive se lèveront avec cette génération et ils la condamneront, car ils se sont convertis à la prédication de Jonas ; eh bien ! Ici il y a plus que Jonas.

Lors du Jugement, la reine du Midi se lèvera avec cette génération et elle la condamnera, car elle est venue du bout du monde pour écouter la sagesse de Salomon ; eh bien ! Ici il y a plus que Salomon. (Matthieu 12,41-42)

Jonas est un prophète mythique, Salomon est la figure emblématique du sage. À leur message, des païens ont su réagir positivement, contrairement aux opposants de Jésus qui ont ignoré et sa sagesse et sa prédication. Cette attitude sera donc dénoncée au jugement dernier, d'autant plus que Jésus déclare qu'« ici il y a plus que » Salomon et Jonas. Il situe donc son action dans la lignée des sages et des prophètes mais en même temps, par ce « plus que », il lui accorde une dimension supérieure. Il est difficile d'en juger aujourd'hui, mais il est flagrant de voir qu'aucun prophète ou sage de la tradition biblique

n'a fait preuve d'une telle audace. Même dans le Coran, les sourates transmises par Mahomet débutent toujours par la formule : « au nom de Dieu clément et miséricordieux ». En ce sens, Jésus est effectivement plus, ou du moins autre, qu'un prophète.

« L'homme qui devint Dieu/Dieu fait homme. »

Paradoxalement, le grand homme d'action est celui qui pèse exactement l'étroitesse de ses possibilités, qui choisit de s'y tenir et de profiter même du poids de l'inévitable pour l'ajouter à sa propre poussée.

Fernand Braudel, *La Méditerranée*, tome II, 1985

Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ; par l'Esprit saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme.

Symbole de la foi chrétienne défini au concile
de Nicée-Constantinople, en 325

Gérald Messadié a donné ce titre, *L'Homme qui devint Dieu*, à son histoire romancée de Jésus. L'auteur y met en scène les fameuses années cachées, pendant lesquelles Jésus aurait été initié à diverses cultures et pratiques antiques, lors d'un long périple. Il aurait ainsi acquis quelques notions de philosophie, de parapsychologie et d'hygiène médicale. De retour au pays, son projet initial de « restaurer la loi juive selon l'esprit et le cœur » sera contrecarré par l'attente exacerbée d'un messie politique. C'est ainsi que le Jésus de Messadié sera élevé au rang de Christ, bien malgré lui, par une foule enthousiaste, subjuguée par son charisme et ses pouvoirs de guérison.

Cette biographie laisse la part belle à l'imagination, notamment dans l'exploitation des années cachées de la vie de Jésus. Elle s'appuie cependant sur un point qui a probablement une assise historique. Les évangiles

conservernt en effet la trace de tentatives voulant faire entrer Jésus dans un rôle messianique qui ne lui convenait pas forcément. La vive rebuffade essuyée par Pierre dans la scène de Césarée de Philippe (Marc 8,27-33) en est un bon exemple. Tout commence pourtant bien : à la question de Jésus : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond : « Tu es le Messie ». Mais très vite, les conceptions sur le rôle de ce messie vont diverger. L'homme de Nazareth est présenté comme défendant l'idée d'un messie souffrant à laquelle Pierre s'oppose formellement et, c'est à ce moment que Jésus adressera au premier des apôtres le « *Vade retro satanas* » (Retire-toi ! Derrière moi Satan) devenu proverbial - qui signifie, pour le moins, que Jésus n'avait pas de prétentions messianiques, au sens habituel du terme. Cette dernière phase de la discussion présentée dans Marc a sans doute un caractère historique, car on voit mal les premières communautés chrétiennes inventer une telle remise en place d'une de leurs figures dirigeantes. Il y eut donc des tensions entre Jésus et certains de ses disciples au sujet de l'attribution du titre de messie, que Jésus n'aurait pas accepté tel quel.

Si, dès son vivant, Jésus s'est vu imposé des titres qu'il ne revendiquait pas, après sa mort les premiers chrétiens n'ont pas hésité à lui en attribuer d'autres tels que « Fils de Dieu », « Christ » ou « Seigneur ». On ne peut pas pour autant affirmer que de telles désignations soient simplement le fruit d'un concours de circonstances. Il est certes vrai que Jésus ne semblait pas vouloir s'attribuer de titre spécifique, mais il avait pourtant une certaine conscience de l'importance de sa mission et de sa personne. Ainsi le montre l'usage de la mystérieuse appellation « Fils de l'homme » ; elle revient fréquemment dans les paro-

les de Jésus et n'a pas fini d'intriguer les chercheurs ! Ce titre est une allusion à une figure fantastique de la fin des temps. Le prophète Daniel a décrit cette personnalité dans une vision, où il affirme qu'elle recevra de Dieu tout pouvoir sur les peuples (Daniel 7,13-14). Pour les premiers chrétiens, une telle figure servira évidemment à désigner le Christ ressuscité. Certains chercheurs y voient une raison suffisante pour écarter ce titre du vocabulaire originel de Jésus. Pour d'autres, la fréquence énorme de l'expression « Fils de l'homme » dans les évangiles ne permet pas de l'ignorer aussi facilement. Ils s'appuient, en outre, sur un passage où Jésus se distingue de ce Fils de l'homme, tout en se réclamant proche de lui : « Je vous le dis : quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme aussi se déclarera pour lui devant les anges de Dieu » (Luc 12,8). En d'autres termes, la cause de Jésus est aussi celle de ce personnage céleste qui aura son mot à dire au jour du jugement dernier. Rappelons que, d'après Jésus, d'autres acteurs de ce jugement, la reine du Sud et les hommes de Ninive (Matthieu 12,41-42), seront eux aussi solidaires de son action et témoigneront en sa faveur, au détriment de ses auditeurs sceptiques.

Jésus semble donc convaincu de participer à un tournant crucial de l'agir de Dieu envers les hommes et qu'il a un rôle central à y jouer. Pourtant, il n'a pas revendiqué de titre particulier et si l'expression « Fils de l'homme » lui sert parfois à dire « je », on y trouve certes la référence à un grand événement à venir mais aussi une nuance de fragilité toute humaine, comme dans cette parole où, pour signifier sa situation instable, il affirme que : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête » (Luc 9,58).

Il est donc difficile de soutenir que Jésus a simplement été le jouet des espérances et croyances de son temps et qu'il est finalement devenu le Messie, puis le Fils de Dieu et même Dieu, par le seul concours des circonstances. Si Jésus est le Fils de Dieu pour les premiers chrétiens, c'est bien parce qu'à l'origine des souvenirs qu'il a laissés, il y a plus qu'une simple figure ballottée au gré de l'histoire. Ce « plus que » est laissé à l'interprétation de chacun.

La formule « Dieu fait homme », quant à elle, est empruntée au Credo chrétien. Elle est l'aboutissement d'un processus qui identifiera finalement Jésus à Dieu, un Dieu qui aurait choisi de partager la condition humaine, à un moment de l'histoire, pour y tracer une voie de salut en solidarité avec les hommes.

Du point de vue de la biographie de Jésus, cette affirmation est exprimée dans le récit de la conception virginale de Jésus par Marie, devenue enceinte par l'action de l'Esprit de Dieu. Cet épisode se trouve dans les récits d'enfance, fort divergents par ailleurs, de Matthieu et Luc. Ce sont des sortes de préfaces ajoutées à des narrations qui, comme l'évangile de Marc, commençaient avec le ministère public du Nazaréen. La vie terrestre de Jésus est donc insérée, dans le Nouveau Testament, entre deux extrêmes : d'un côté la conception virginale, de l'autre la résurrection. Cependant si cette dernière, quoi qu'on mette sous cet événement, est le facteur déclenchant la foi chrétienne après la mort de Jésus, l'idée d'une conception virginale et donc d'une origine divine s'est imposée plus tard. En effet, une fois la conviction acquise que le Ressuscité était maintenant auprès de Dieu, « assis à sa droite », s'est posée la question de l'origine de cet extraordinaire Fils de

Dieu. La réponse fut trouvée dans la nature éternelle du Dieu biblique, car s'il a existé de tout temps, il en devait être de même de son Fils. Cette description du processus de « déification » de Jésus est bien sûr très schématique et ne rend pas justice à une démarche complexe mais somme toute assez rapide puisque, à la fin du I^{er} siècle, elle avait abouti au poétique prologue de Jean, où Jésus est assimilé au Verbe « qui était tourné vers Dieu et qui était Dieu (...) et le Verbe fut chair et il a habité parmi nous... » (Jean 1,1 et 14). L'interprétation de telles affirmations est restée très discutée jusqu'au IV^e siècle, où elle s'est finalement fixée dans le symbole de Nicée-Constantinople, une confession de foi qui affirmera entre autres que Jésus Christ est « vrai Dieu, né du vrai Dieu » qui, « par l'Esprit saint a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme ».

Nous sommes ici dans le domaine du dogme et de la foi. Pourtant, en donnant le statut d'Écritures saintes à quatre évangiles et non pas à un seul, le christianisme admet que le personnage Jésus échappe à toute interprétation définitive. À chaque génération est ainsi donnée la responsabilité de le redécouvrir. S'en tenir trop strictement à l'affirmation « Jésus était Dieu fait homme » ne rendrait d'ailleurs pas justice à l'itinéraire historique avéré d'un homme qui a témoigné de son message jusqu'au terme, malgré les angoisses et le supplice des derniers moments de sa vie. Définir l'identité de Jésus échappe donc à toute formulation définitive, même pour le chrétien convaincu qui se résout à y voir un mystère, auquel il ne peut adhérer que par la foi.

Pour approcher la figure historique de Jésus, il faut donc échapper à deux simplifications abusives.

L'une ferait de Jésus « un homme qui devint Dieu » par le jeu des circonstances et des événements, l'autre s'appuierait sur une règle de foi érigeant Jésus en « Dieu fait homme », impassible et maître de son destin. Entre ces écueils subsiste la voie de l'étude et de la confrontation des sources historiques qui ne disent pas tout de Jésus, peu s'en faut, mais qui permettent de tracer les contours d'une silhouette originale. Ce travail de patiente recherche peut rendre au monde occidental, une des figures historiques qui a largement contribué à forger ses valeurs et sa mentalité. On pourra ainsi empêcher, il faut l'espérer en tout cas, certaines idéologies, qu'elles soient confessionnelles ou politiques, de se faire un porte-drapeau de Jésus pour justifier telle ou telle croisade qui s'avérera en définitive à l'encontre des actes et du message de l'homme de Nazareth.

ANNEXES

Le choix des ouvrages est volontairement limité aux textes récents et disponibles en français, dans lesquels le lecteur polyglotte trouvera aussi une bibliographie internationale.

Les évangiles apocryphes

Un recueil d'articles de chercheurs francophones, pour faire le point sur les écrits apocryphes, sans les dénigrer ni les surévaluer : Jean-Daniel Kaestli, Daniel Marguerat (dir.), *Le Mystère apocryphe. Introduction à une littérature méconnue*, Genève, Labor et Fides, coll. « Essais bibliques » n° 27, 1995.

Pour consulter les textes apocryphes traduits en français et se faire sa propre idée : François Bovon, Pierre Geoltrain (dir.), *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997.

Les sources sur Jésus

Pour les citations, nous avons surtout utilisé la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), Éd. du Cerf et Société biblique française, rééditée régulièrement depuis 1975.

Pour comparer les textes des évangiles entre eux, l'ouvrage suivant rendra de grands services : Pierre Benoit, Marie-Émile Boismard, *Synopse des quatre évangiles en français*, tome I, Paris, Éd. du Cerf, sixième édition révisée, 2001.

Le lecteur trouvera dans la très pédagogique collection Cahiers Évangile des informations objectives, à un prix abordable. Voir notamment Pierre-Marie Beaude, *Qu'est-ce que l'Évangile ?* Paris, Éd. du Cerf, Cahiers Évangile 96, 1996.

Pour tout savoir sur les manuscrits de la Bible - datation, état et origine - mais aussi sur le passionnant travail de reconstitution des textes, il faut lire aussi Roselyne Dupont-Roc, Philippe Mercier, *Les Manuscrits de la Bible et la critique textuelle*, Paris, Éd. du Cerf, Cahiers Évangile 102, 1998.

Pour une première introduction au Nouveau Testament, avec beaucoup d'exemples et de conseils : Étienne Charpentier, Régis Burnet, *Pour lire le Nouveau Testament*, Paris, Éd. du Cerf, 2004 (nouvelle édition).

Le monde de Jésus

Pour mieux appréhender le contexte social, culturel et religieux de l'époque de Jésus : Hugues Cousin, Jean-Pierre Lémonon, Jean Massonnet, *Le Monde où vivait Jésus*, Paris, Éd. du Cerf, seconde édition, 2004.

Un livre de spécialiste présente les textes de l'époque de Jésus concernant l'attente d'un Messie : Pierre Grelot, *L'Espérance juive à l'heure de Jésus*, Paris, D. de Brouwer, « Jésus et Jésus-Christ » n° 62, édition revue et augmentée, 1994.

À lire aussi, un petit livre, traduit de l'anglais, non réédité dans sa version française depuis 1986. C'est une admirable synthèse du judaïsme à l'époque de Jésus et des premiers chrétiens. Très pédagogique, il remet en question clichés et idées reçues sur cette période : Jacob Neusner, *Le Judaïsme à l'aube du christianisme*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lire la Bible » n° 71, 1986. Un périodique bimensuel consacre régulièrement dossiers et articles à des thématiques sur Jésus, généralement rédigés par des spécialistes reconnus, dans un style accessible : *Le Monde de la Bible*, Bayard Presse, Paris.

Ouvrages généraux sur Jésus

Pour une bonne synthèse, écrite par une belle plume et un chercheur réputé : Charles Perrot, *Jésus*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? » n° 3300, 1998.

Jean-Pierre Lémonon, *Jésus de Nazareth. Prophète et sage*, Paris, Éd. du Cerf, coll. Cahiers Évangile 119, Paris 2002.

Dans un style très efficace et particulièrement sobre, cet ouvrage réunit l'essentiel des connaissances actuelles sur Jésus par un chercheur de réputation internationale. Régulièrement cité par les spécialistes, il s'adresse à tout lecteur intéressé par la question historique de Jésus : Jacques Schlosser, *Jésus de Nazareth*, Paris, Agnès Viénot Éd., 2^e édition revue et corrigée, 2002.

Enfin, signalons le premier volume traduit en français d'une série de trois tomes consacrés au personnage historique de Jésus, sous le titre *Jesus A Marginal Jew*. Cette somme magistrale est rédigée dans un style très accessible et ne néglige aucun détail : John P. Meier, *Un certain Juif Jésus, Les données de l'histoire*. Tome I, Les sources, les origines, les dates, Paris, Éd. du Cerf, Coll. Lectio Divina, hors-série, 2004.

Derniers titres parus dans la même collection

Le Terrorisme, Arnaud Blin
Louis XIV, Yves-Marie Bercé
La Grèce antique, Philippe Jockey
Les Palestiniens, Aude Signoles
Einstein, Michel Paty
Les SDF, Véronique Mougin
La Géographie contemporaine, S.Allemand, R.Dagorn, O.Villaça
La Laïcité, Pierre Kahn
Les Romains, Bertrand Lançon
La Famille, Michel Fize
Le Soleil, Christian Ngô
Picasso, Isabelle de Maison Rouge
L'Iran, Fariba Adelhah
La Bible, Roland Meynet
La Sorcellerie, Lionel Obadia
Le Climat, Jean-Louis Fellous
La Science-fiction, Stéphanie Manfrédo
Les Pères, Fabrice Garau
Le Japon, Philippe Pelletier
Le Développement durable, Assen Slim
Le Bouddhisme, Bernard Faure
Le Moyen Âge, Laure Verdon
La Dépression, Bernard Granger
L'Espagne, Aline Angoustures
La Bande dessinée, Benoît Mouchart
La Chine, Stéphanie Balme
Les Journalistes, Elizabeth Martichoux
Les Homosexuels, Gonzague de Larocque
L'Algérie, Georges Morin
Le Pétrole, Gilles Rousselot
Les Jumeaux, Muriel Decamps
La Lecture, Jacques & Éliane Fijalkow
L'Intégration, Azouz Begag
La Psychanalyse, Jean-Claude Liaudet

...

Pour connaître la liste complète des titres de la collection :
www.lecavalierbleu.com

Responsable éditorial : Marie-Laurence Dubray.

Remerciements de l'Éditeur à : Hélène Latreille, Anne Lagarde,
Camille Le Guidéc et Esla Peronne.

Imprimé en France en juillet 2005 sur les presses de l'imprimerie
Darantière à Quetigny.

© Le Cavalier Bleu, 31 rue de Bellefond, 75009 Paris.

ISBN 2-84670-121-0 / Dépôt légal : novembre 2005.

N° d'impression : 25-0947

Jésus

Histoire & Civilisations

« Les récits sur Jésus sont des légendes inventées par les premiers chrétiens » ■
« Jésus est né à Bethléem le 25 décembre de l'an zéro » ■ **« Jésus a fait de nombreux miracles » ■** **« Jésus était le premier chrétien » ■** **« Jésus a été tué par les Juifs » ■**
« Le message de Jésus est universel » ■
« Jésus est Dieu fait homme » ...

idées
reçues

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. L'auteur les prend pour point de départ et apporte ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Denis Fricker, spécialiste des sources historiques de l'Évangile, enseigne à la faculté de théologie catholique de Strasbourg (université Marc Bloch). Partant des éléments de sa biographie qu'ils nous sont parvenus, analysant son message, l'auteur cherche ici à nous montrer toutes les facettes accessibles du personnage Jésus qui continue à fasciner et à interroger.

ISBN 2 84670 121 0

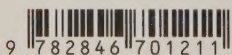


Photo : © Jésus
Couverture

ESSAI

02/06/2006 Ferme

Le C

ÉDITION

www.ideesrecues.net

Librairie Choix
PLACE CHARNY

~~17.95~~

4.9

KO-397-542



227443